7me Année — N° 10 — Octobre 1908.

Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : AIA AZIZ

8

6715

Les pensées sont des formations. La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :

PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908

Reproduction et traduction formellement interdites pour tous pays compris la Suède, la Norvège et l'Amérique

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — 10 OCTOBRE 1908

REVUE COSMIQUE

AU LECTEUR

Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que par suite de la transition récente et profondément douloureuse de l'un de ses plus grands collaborateurs, la Revue Cosmique *pourra paraître avec quelque retard ou subir même un arrêt momentané.*

Etude pratique des Bases de la Philosophie cosmique

(*Suite*)

Puisque le perfectionnement de la spirale évolutive est l'œuvre de l'homme évolué, et de lui seul, il est essentiel qu'il sentiente, sache et comprenne la nature de la spirale, les entraves et obstacles qui empêchent son dû mouvement et les moyens d'assurer son progrès vers le perfectionnement, afin que le gaspillage de forces soit évité et que les efforts de l'homme soient couronnés du succès.

Pour cet objet, l'étude de la spirale évolutive sera divisée en quatre parties, savoir :

1. La vitalisation de l'individualité.

2. L'individualisation de l'intelligence.
3. L'intellectualisation de la spiritualité.
4. La spiritualisation du pathétisme.

***

La vitalisation de l'individualité signifie une vitalisation capable de rendre une individualité spéciale susceptible de prolonger sa durée intégrale. Il est vrai que, naturellement, sauf des exceptions extrêmement rares, le degré d'être nervo-physique, c'est-à-dire le corps qui est sentientable pour tout le monde est sujet à la dissociation. Ce que, actuellement, l'homme évolué a le pouvoir d'assurer, c'est la vitalisation permanente, et par suite la conservation du corps nerveux ; cette conservation est le grand pas qui mène au revêtement du vrai degré physique ou corps glorieux lumineux, léger, élastique et résistant, et ainsi obtient pour le corps nervo physique les conditions propres à son immortalité. Cette permanente vitalisation et conservation de l'individualité nerveuse est décrite dans la Tradition comme privant *la mortalité de son aiguillon* ; la conservation de l'individualité nervo-physique par la vitalisation permanente du degré d'être physique est généralement décrite comme *la victoire finale sur la mortalité ou sa subjugation.*

Actuellement ce qui concerne le plus intimement l'homme évolué, est le bien-être et le progrès vers le perfectionnement du degré d'être nerveux parce que, ainsi qu'il a été fréquemment démontré, l'être nerveux est la vie de l'être nervo-physique, vie à laquelle, séparé du vrai corps physique ou glorieux, l'être nervo-physique ne peut pas dans les circonstances les plus favorables, répondre adéquatement et intégralement. Si l'état physique était en perfection quaternaire, ce tournant de la spirale évolutive pourrait recevoir, en y répondant, celui de la spirale évolutive: *L'individualisation de la vie.* Actuellement, le pouvoir d'une telle réception et responsion est proportionné

à la vitalisation de l'individualité nerveuse, parce que en proportion de l'évolution du corps nerveux est celle de l'aura qui est *non seulement capable d'être en partie un substitut temporaire du degré physique ou corps glorieux, mais aussi d'attirer, conserver et mouler les constituants propres à la construction du corps glorieux.*

Ceci n'est point une chose nouvelle ; l'ancienne tradition orale affirme : « L'ordre des Restituteurs consiste en « hommes évolués aux auras spécialement puissantes et « attirantes. Son objet et son œuvre est d'attirer les cons- « tituants quaternaires du vrai corps physique. Ce sont « ceux dont l'aura est en affinité spéciale avec le degré « dont la principale qualité est la légèreté. Ce sont ceux « dont l'aura est en affinité spéciale avec le constituant « lumineux. Ce sont ceux dont l'aura est en affinité spé- « ciale avec les constituants du sous degré dont la pro- « priété spéciale est l'élasticité. D'autres ont leurs auras en « affinité spéciale avec les constituants du sous-degré dont « la qualité spéciale est la résistance. Ces constituants qua- « ternaires, bien qu'ils diffèrent les uns des autres en den- « sité, suivent les lois d'une certaine force bien connue de « la substance, laquelle force, de la plus dense à la plus « raréfiée, se mélange mais ne se confond pas : et il y a « certains sages qui sont distingués pour cette justice et « cette miséricorde qui est le fruit de la sagesse et de la « connaissance, qui se dévouent à la construction des en- « loppements physiques, pour qu'au temps de la grande « traversée, où le Restituteur et ses armées prendront le « degré d'être nervo-physique après s'être reposés dans le « sommeil de l'assimilation dans la région des nuages et « dans la mer, ils puissent prendre la densité physique « rendue parfaite par l'acquisition de son plus dense degré « et ainsi se revêtir à la fois du corps et de l'immortalité terrestre ».

Après certains enseignements spéciaux, il est ajouté : « De « temps en temps, mais très rarement, un homme constitué

« de façon à être d'utilité spéciale pour le bien-être de la « terre et de l'homme est (avec l'autorisation des douze « chefs visibles hiérarchiques les plus évolués, et avec « l'adhésion mentale des chefs invisibles ou cachés) revêtu « de ce vêtement, de sorte que dorénavant la mortalité « n'a plus domination sur lui ».

Il est reçu qu'à l'époque de la restitution l'homme représentant sur la terre,ainsi revêtu, brillera comme un soleil que sa clarté sera le guide des grandes armées qui franchiront la royale Arche de la traversée s'étendant par-dessus l'abîme, et que ses quatre compagnons brilleront comme des étoiles dans la forêt, sur la montagne, dans la plaine et dans la mer, pareils à des phares autour desquels ceux de désirs et de bonne volonté s'assembleront. Si pleines de joyeuse attente que soient ces radieuses et raisonnables vues entr'ouvertes sur l'avenir, ce qui concerne intimement les hommes évolués est le présent rempli d'actualités auxquelles tout aspirant a non seulement le droit mais le devoir de participer, remplissant ainsi son propre rôle spécial dans le cosmos de l'être. Or, le devoir prééminent de ceux de désirs et de bonne volonté qui aspirent au perfectionnement de la terre et de l'homme est de prendre soin de leur propre être nerveux, de celui de ceux pour qui ils sont responsables et de celui des aspirants de leur entourage avec lesquels ils sont en affinité.

*
* *

Il y a trois moyens pratiques de développer effectivement l'être nerveux : par la protection, par la sustentation et par l'évolution ; c'est-à-dire par la protection contre le gaspillage de la force vitale nerveuse ; la sustentation qui consiste à lui donner les meilleures conditions qu'on puisse atteindre pour le renforcement et le renouvellement de la vitalité nerveuse, donnent à chacun *la sentientation de sa propre individualité nerveuse*, c'est-à-dire de l'individualité qu'il est capable de retenir

hors *de l'enveloppement nervo-physique.* Le moyen de la protection contre le gaspillage de la force vitale nerveuse peut plus ou moins être atteint par tout homme jouissant d'une raisonnable liberté. Une des premières nécessités est celle de la sélection des conditions ambiantes. Par exemple, sur certains l'air, les spectacles et les sons de la mer produisent l'effet de la force et de la sûreté ; il en est d'autres que cela affaiblit et dérange : il y en a sur qui l'entourage d'une forêt produit un beau sentiment de repos tenant de la solennité ; il y en a d'autres sur lesquels cet entourage produit l'effet de la mélancolie tenant du douloureux pressentiment et même de la peur. Pour certains, l'air clair, froid des hauts sommets des montagnes inspire la santé et la vigueur ; d'autres ne peuvent pas le respirer sans malaise. Les uns aiment les vallées et d'autres se sentent à moitié étouffés lorsqu'ils se trouvent dans un creux. Ceux ci se plaisent en des cités populeuses et ceux-là aiment la vie rurale. Or on doit se souvenir qu'en proportion de la raisonnable satisfaction est la capacité du repos et qu'en proportion du sain repos est la possibilité de la préservation nerveuse. Donc, autant que les circonstances le lui permettent, tout homme doit choisir pour sa résidence le site qui lui est le plus agréable, et s'il n'est pas à même de choisir sa résidence permanente, il doit choisir pour ses temps de récréation les sites qui lui plaisent le mieux.

De même, les sources de la jouissance diffèrent largement chez les individus. Il y a des personnes qui aiment les promenades solitaires, d'autres qui préfèrent un unique compagnon, et d'autres qui aiment être entourés de plusieurs. Il y a des voyageurs qui aiment voyager par terre, d'autres par mer ; parmi les voyageurs sur terre, les uns préfèrent les chemins de fer ou les tramways ; d'autres les automobiles ou les bicyclettes ; d'autres la diligence ou la voiture, ou la forme ordinaire de la locomotion ; pour les voyageurs par mer, certains préfèrent les bateaux à

vapeur ; d'autres à voile ; d'autres les canots automobiles. Il y en a d'autres pour lesquels le voyage aérien est un plaisir intense, et d'autres à qui la pensée même d'un tel voyage donne le vertige, Cette diversité de sentientation s'étend aux diversités les plus minuscules et apparemment insignifiantes, qui affectent agréablement ou désagréablement les sens du goût, de l'odorat du tact,de l'ouïe et de la vue, sans mentionner les sens encore plus délicats qui ont leurs racines dans les profondeurs de l'être nerveux. Un des moyens les plus pratiques de préserver la vitalité nerveuse en évitant son gaspillage non nécessaire est, autant que cela est possible sans violer la charité ou négliger un devoir défini,d'agir sur le principe du dicton relatif à l'entourage personnel : « Plaisez-vous et vous me plairez ». Des connexions familiales et conventionnelles, tandis qu'elles sont regardées comme nécessaires et même sacrées, doivent être aussi élastiques que possible afin de laisser à ceux qui sont ainsi associés la plus grande liberté possible *conforme avec la vraie liberté qui n'est jamais la licence*. Ceux qui se donnent la peine de considérer ce sujet sans préjugés s'apercevront que généralement la majeure partie de l'usure nerveuse a son origine dans le désir qu'ont les individus de se conformer aux penchants des autres ou d'obliger les autres à se conformer aux leurs, de sorte qu'il arrive assez fréquemment qu'avec les meilleures intentions et les désirs les plus bienveillants en théorie une personne est en un état continuel de mécontentement intérieur avec soi-même et avec son entourage, parce qu'elle brûle d'offrir aux autres des sacrifices dont ceux-ci n'ont aucun besoin et ne peuvent pas se servir ; ou parce qu'elle désire que ceux qui l'entourent soient heureux non pas à leur propre manière mais à la sienne. Cette non élasticité des liens qui, en ordre, sont si beaux, si précieux,si bienfaisants est la cause de beaucoup de mécontentement qui règne dans le foyer et obscurcit, s'il n'éteint pas, actuellement son feu sacré.

*
* *

Aux chefs de familles plus spécialement échoit l'œuvre ardue mais sainte de la *vitalisation de l'individualité* de ceux de l'être même desquels ils sont responsables. La privation des enfants de la raisonnable liberté qui est leur droit est trop souvent et même presque universellement le commencement du drainage de leur vitalité nerveuse. Si chaque enfant, depuis sa naissance jusqu'à sa maturité, était éduqué sur le principe qu'il n'y a qu'une loi, celle de la charité, qu'un seul excès, la violation de cette loi, l'heureuse conservation de la force vitale nerveuse serait en majorité au lieu d'être, comme maintenant, en une minorité alarmante. Un enfant et spécialement l'enfant de parents évolués qui sont liés au moins par une naturelle préférence s'évolue dès sa naissance comme une fleur à la clarté solaire et à la pluie.

*
* *

Dans la plus grande partie du monde occidental, ceux qui ont la charge d'enfants considèrent ordinairement que leur premier devoir est de les priver de l'usage de leurs membres ; ils les serrent en des maillots et cet encaissement non naturel est souvent assuré par des épingles qui blessent et des nœuds qui frottent les tendres épidermes. L'enfant humain est le seul petit animal qui est enveloppé dans ses propres excrétions : le fait que ce cataplasme dégoûtant est appliqué aux organes génitaux les plus sensitifs et à la partie inférieure de l'épine dorsale n'a besoin d'aucun commentaire. Il ne reste qu'à appeler l'attention sur ce fait que l'inflammation et le malaise causés à l'enfant par cette habitude,et l'odeur qui rend l'air qu'il respire délétère et impur au lieu de sain et fortifiant, est calculé pour faire la première piqûre dans l'outre qui contient le riche et précieux vin de la vitalité nerveuse ; mais les parents ou tuteurs qui martyrisent leur charge (qui leur est souvent chère et prisée) par ignorance et coutume, ne se

contentent pas de ce traitement, mais essaient de régler les temps de repos ou de nourriture de l'enfant *non pas par ses propres inclinations, mais par les leurs qui sont en opposition directe, ignorant apparemment le fait très important qu'un enfant cherche la sustentation lorsqu'il en a besoin et dort lorsqu'il a sommeil.* Les petits des quadrupèdes dont les droits sont respectés se nourrissent du lait de leur mère et jouent ensuite jusqu'à ce qu'ils s'endorment, et la sustentation et le repos sont réglés naturellement seulement par la provision de lait de la mère et l'endurance de leur propre activité. Seul l'enfant humain est obligé de prendre sa nourriture en temps fixe et de dormir lorsque son estomac en est plein ; pour effectuer cet objet on le berce dans une boîte plus ou moins étroite comme si c'était une matière à baratter, au lieu d'un enfant dont l'estomac est formé pour l'assimilation et l'utilisation de sa sustentation, non pas pour la cailler et la changer en petit-lait et en beurre. La conséquence de ce remplissement de l'estomac avec du lait chaud et ensuite le barattement du lait est que la victime souffre de douleurs d'estomac et d'intestins, et pour les alléger on a souvent recours à des drogues toxiques. Ses souffrances provoquées par l'empoisonnement du sang est la deuxième piqûre dans l'outre de la vitalité nerveuse.

***

Après le temps du sevrage qui autrefois, et même maintenant parmi certains peuples et nations, fut estimé d'une telle importance que les parents faisaient une grande fête en son honneur, l'enfant, au lieu d'être libre de choisir la sustentation qui lui convient, est obligé d'accepter une diète réglée non pas par sa propre sentientation, mais par les dernières idées de ses pourvoyeurs ou plutôt par les dernières idées qu'ils ont empruntées à quelque système à la mode. Un sain appétit est l'essentiel pour l'assimilation et le manque de convenance de la nourriture pour le

goût naturel de celui à qui elle est fournie est prouvé par le dégoût que même un enfant affamé et sain manifeste souvent pour certaines espèces de nourriture et de boisson. Au lieu de regarder ces signes et d'aider l'enfant à connaître pratiquement comment refuser ce qui pour lui est mauvais et choisir ce qui pour lui est bon, on ordonne à l'enfant de manger ce qui est mis devant lui, on exerce sur lui la menace : « Vous mangerez ceci ou rien », ou bien : « Les autres enfants l'aiment et pourquoi pas vous ? »

*
* *

Ce néfaste système est fréquemment adopté non pas parce que les pourvoyeurs sont désireux de s'épargner de la peine, mais parce qu'ils sont ignorants du fait *que les constituants dont les enfants sont construits diffèrent comme diffèrent leurs qualités et aptitudes et que pour cette raison les enfants ont besoin d'espèces variées de sustentation.* Le guide (à défaut de leur propre connaissance) est le goût de l'enfant. L'être physique dérive sa sustentation des sangs, et la perfection de la sustentation sanguine dépend de la nourriture et de la respiration. D'où il suit que de la nourriture convenable et de l'air purifié et du soleil dépend le bien-être primordial de l'enfant. Donc ceux qui obligent l'enfant à manger et à boire ce qui lui donne la nausée, et le privent de l'exercice ou du repos libre et de l'air frais lui frayent le chemin vers une vie de souffrance nerveuse. Sans encourager un caractère difficile à contenter ou une sentimentalité maladive, le sens normal de chaque enfant doit être soigneusement étudié et, autant que cela est praticable et utile pour l'enfant, on doit en tenir compte : Comme par exemple le goût des vêtements clairs ou foncés et de certaines couleurs, de certains spectacles, des sons, odeurs et peut-être au dessus de tout le toucher qui lui sont agréables.

A un âge précoce, ce qui est appelé du digne nom d'éducation commence. Malheureusement la soi-disant éduca-

tion est une répétition mentale des tortures physiques auxquels l'enfant a été assujetti, par laquelle sa mentalité pleine de capacités de développement est liée fermement par les bandes serrées de règles ou de règlements assurés par les épingles et les nœuds de la discipline et des punitions.

Ces liens, il faut les relâcher, ou, en d'autres mots, oser être libre. Toutes les choses, de la plus subtile raréfaction atmosphérique à l'océan et de l'océan à la cellule, vivent; partout où il y a la vie il y a la respiration et l'expiration et partant l'ondulation rythmique. Les conditions les plus aptes à faciliter la plénitude et les ondulations respiratoires sont spécialement essentielles au développement. Une ondulation très importante dans le développement d'un enfant est formée par les ondes alternatives de la croissance mentale et physique, et plus la croissance est vigoureuse, plus ces ondulations sont fortes. Il s'ensuit qu'il y a pour l'enfant un temps de développement physique et un temps de développement mental, et puisque ces périodes alternantes varient, il dépend de l'intuition ou de la sentientation de l'enfant de savoir les temps et saisons pour son développement physique et pour son développement mental. Un enfant intelligent (que seul nous prenons en considération en ce moment, puisque ces observations sont offertes aux Psycho-Intellectuels) qui est laissé libre de développer ses muscles et de se réjouir de l'air frais, de la clarté solaire et de la plénitude de la vie, dès que le temps spécial pour le développement physique est terminé, sera avide de connaissance qu'il puisse assimiler, et non seulement il revient à ses livres et à ses études avec empressement, mais il pose aux personnes de son entourage une quantité de questions concernant les oiseaux et les animaux, les arbres, fleurs, pierres et cristaux ou les coquilles et algues dont il a fait la connaissance dans ses courses. Ces questions donnent à la mère affectueuse et intellectuelle une opportunité de semer dans le

sol mental de l'enfant, naturellement et ainsi efficacement préparé, des graines de connaissances qui, en croissant, pourront le rendre apte à prendre une brillante place comme explorateur, biologiste, physicien, etc. De même, pour l'enfant aux capacités artistiques, le temps de liberté où il peut recevoir peut-être inconsciemment l'impression des merveilleux sons et spectacles de la forêt, des cascades, des vents et de la mer et la forme et les couleurs des tableaux peints de main de maître par la nature est de grande valeur. Nous connaissons un petit garçon qui devint un des plus profonds et charmants adeptes en l'art et science de la mélodie et harmonie qui, en retournant avec le teint bruni du soleil et tout poussiéreux d'une longue course sur le rivage, prit son petit violon et émit une mélodie si douce et si calmante que sa mère, elle-même une habile musicienne, dès que les sons cessèrent, lui dit: « Où avez vous entendu la musique que vous venez de jouer ? » L'enfant répondit : « Je jouais ce que disait la mer. »

*
* *

Le nombre des livres et brochures publiés sur la nourriture, sur le noble art de manger est peut-être sans égal, sauf celui des publications relatives à l'hygiène ou au noble art anti-microbien, mais autant que nous le sachions, il n'a pas été constaté qu'un enfant a besoin d'un régime différent pendant la période de sa croissance et de son développement physique, et pendant la période de sa croissance et de son développement mentaux. L'attention envers cette loi naturelle est d'une trop grande importance pour le bien-être de l'enfant pour être ignorée. Les anciens Syriens offraient l'offrande de l'onde à l'Universalité non à aucune Divinité spéciale parce qu'ils comprenaient la science de l'ondulation vitale. Actuellement l'offrande à l'universalité est celle de la fixité qui tend vers la stagnation.

Néanmoins la science et l'art des ondulations, qui est de

la plasticité, est essentielle pour tout développement et en proportion de sa substitution à la non science et au non art de la fixité, est la possibilité de la rapide amélioration de la triste condition actuelle de l'humanité par l'utilisation de l'individualité.

***

L'esclavage et le non naturalisme des périodes de la vie du bébé et de l'écolier est suivi par celui de l'adolescent. Il arrive fréquemment que,nonobstant les entraves dont il a été chargé et le gaspillage de la force vitale qui a été causé par cette lutte contre des conditions qui furent trop puissantes pour lui, l'adolescent a encore une suffisante énergie pour lutter pour son droit d'être libre de mouler sa vie selon sa conception. Mais en cette lutte, comme dans les efforts d'autrefois, il se trouve encore lié dans un maillot et obligé de se réconcilier avec l'étable et la mangeoire. Ainsi,sous peine de causer du désappointement et de la vexation à ceux qui lui sont proches et chers, celui qui voudrait être explorateur lutte pendant quelque temps pour le libre développement de ces facultés ; cet état social donnerait essor à sa force motrice, mais il doit se résigner aux entraves du bureau ou de l'atelier de son père et se soumet au régime mental qui, regardé à la clarté de sa conception et de son désir est celui de la mangeoire. S'il avait le rare privilège de la liberté de choisir un art ou un métier,en ce qui concerne la volonté des parents ou du tuteur, le jeune aspirant ne serait point encore libre de prendre son essor, parce que l'Etat, qui le forçait à se soumettre à une certaine forme routinière de gavage du cerveau,l'oblige à présent à quitter son travail et à dévouer les plus précieuses années de sa vie au service militaire. Loin de condamner le noble art de la défense de soi-même, la Philosophie Cosmique soutient que la défense de la patrie ou du foyer est un devoir. Malheureusement le système de la politique qui nécessite une vaste armée permanente ne pouvant être assurée que par

le service militaire obligatoire est subi non pas pour la défense, mais pour la conquête.

Lorsque le temps pour le service militaire est passé, l'âge de la croissance physique est terminé et l'homme est arrivé à l'époque où la provision de vitalité a besoin d'être renouvelée, où une sustentation spéciale est nécessaire, car il est arrivé à l'époque où la provision de force vitale commence à n'être plus à la hauteur de la demande.

La considération de cet important sujet sera l'objet d'une étude ultérieure. On doit se souvenir que des conditions qui sont indifférentes pour la majorité des enfants peuvent sérieusement affecter la nervosité des sensitifs. Comme la sensitivité est en proportion du développement, c'est la minorité plutôt que la majorité qu'il faut que ceux qui travaillent pour l'allègement de l'état actuel de l'homme considèrent. Rien n'est plus facile, et plus favorable non seulement au bonheur des enfants mais à celui du ménage dont ils font partie, que de suivre au lieu de dominer et déformer l'intuition, la prédilection et la prédiliction des enfants, ne s'arrêtant que là où non pas l'éducateur, mais un en le conseil duquel se trouve la sagesse et qui est sans préjugé en son jugement soutient que l'intuition de l'enfant est défectueuse. Ce point de la dûe liberté touche intimement l'individualité ; un nombre énorme de moi sont défigurés et paralysés par la méconnaissance ou la négligence de ce point ; ce doit être le point de départ et le but de toute éducation et de toute culture humaine, parce que chaque moi est capable d'être une manifestation spéciale de la Lumière ou Intelligence Habitante. De cette manifestation dépend la capacité de chaque individu, selon son status dans l'échelle de l'être, de recevoir, en y répondant, la Lumière ou Intelligence universelle. Et chaque chef, qu'il soit chef de famille, de cité, de province ou de pays, qui règle son gouvernement de façon à dominer le moi de ceux du bien-être desquels il est responsable aide à empêcher l'achèvement de la spirale évolutive en son

premier cercle, parce qu'il oppose son pouvoir à *la vitalisation de l'individualité qui n'est compatible qu'avec la liberté individuelle.* Actuellement, partout dans le monde soi-disant civilisé, depuis l'heure de sa conception ou l'annonciation de l'individualité jusqu'à celle de sa dissociation, l'homme est enveloppé de maillots entravants et déposé près d'une mangeoire de laquelle aucune main amicale ne le conduit jusqu'au pays des évolués. Néanmoins une liberté raisonnable, individuelle et collective, telle qu'elle assure la croissance et le développement sains et vigoureux est le premier grand pas pour émanciper l'humanité de l'étable et de la mangeoire, parce qu'en *la liberté seulement l'humanité peut aspirer.*

***

Pendant près de vingt siècles la croyance, le code et la coutume ont empêché le perfectionnement de la spirale involutive qui représente *la vitalisation de l'individualité*, de sorte qu'elle est incapable de librement et efficacement répondre à la partie correspondante de la spirale évolutive : savoir l'*individualisation de la vie.* Par conséquent lorsque la vie est abondamment individualisée dans l'état physique il n'y a aucune correspondante et adéquate vitalisation des individualités ; et la vie universelle, après avoir utilisé la forme individuelle pour son vêtement et sa manifestation, la quitte (à cause des tristes conditions d'entourage) avant qu'elle ait le temps et l'opportunité d'assurer la vitalité nerveuse de laquelle dépend la préservation de l'être nerveux et finalement de l'être nervo-physique. Fournir ou assurer des conditions propres à prévenir cet effroyable gaspillage de la force vitale nerveuse est le premier devoir de l'homme évolué.

L'art de se rendre agréable

Le degré d'être nervo-physique qui est l'effet de son immédiate cause nerveuse, est le moyen ordinaire par lequel chaque individu sentiente et peut être sentienté dans son entourage nervo-physique.

Actuellement, c'est par les cinq liens de la vue, de l'ouïe de l'odorat, du tact et par un sens plus général, le goût, que cette connexion est exercée et établie.

Il s'en suit que l'art d'être agréable consiste à se mettre en harmonie sympathique avec les liens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du tact des autres, indépendemment — autantque cela est conforme à la charité envers nous-mêmes — de notre propre sentientation. A ceci il faut ajouter la capacité de réception et de responsion et la patience.

C'est pourquoi cet art, bien qu'assez généralisé, ne peut pas toujours s'acquérir facilement. L'effectivité de la pensée qui est formation n'étant malheureusement pas arrivée au degré d'être nervo-physique, nulle admiration pour la beauté de la forme, nul désir de la posséder ne peuvent transformer une personne disgracieuse de corps ou de visage en Apollon du Belvédère ou en Vénus de Médécis.

On ne saurait davantage obtenir pour le commun des mortels, les dons exceptionnels qui caractérisent les rares enfants de génie. Mais il est une qualité que toute personne de bonne volonté peut cultiver avec fruit, c'est l'art d'être agréable.

Nous ne disons pas que cette culture soit toujours facile ni qu'elle ne nécessite beaucoup de temps et de patiente persévérance, mais si tout ce qu'il est utile d'avoir, vaut la peine qu'on travaille à l'acquérir, peu de choses méritent mieux d'être cultivées que l'art d'être agréable. Indépendant des grands talents,des grandes vertus, ou de n'importe quoi de grand,cet art est comme la clarté solaire qui illumine la mer, la terre, la forêt, la plaine et la montagne ou comme la pluie d'été qui rafraîchit et embellit tout ce sur quoi elle tombe. N'étant l'apanage d'aucune classe, d'aucune région définie, libre de se manifester pleinement sans être assujetti à de quelconques circonstances, telle une vivace fleur sauvage, belle et parfumée — l'art d'être agréable, peut à l'aide de ces qualités, devenir d'une grande utilité pratique.

***

De temps en temps on entend dire de tous côtés qu'une personne est « très agréable »; cette personne se rencontre plus fréquemment dans la société mondaine que parmi les gens devenus célèbres, comme les poètes, les peintres, les savants, les explorateurs, ou même parmi les heureux réputés pour leur beauté physique,ce « Sésame ouvre-toi » de tant de portes. Ceux qui ont eu l'occasion de voir souvent la personne très agréable ne lui trouve rien de bien particulièrement extraordinaire, mais ils se sentent presque toujours attirés vers elles comme on l'est vers l'âtre rayonnant au temps des neiges, où près des eaux ondulantes, lorque la canicule fait passer sur sa petite fille, notre chère Mère la terre, le soufle ardent de son baiser.

Tandis que les habitués des salons entourent et encensent la beauté à la mode et le lion de la soirée qu'ils admirent et jalousent, ou se pâment devant le talent d'un pianiste acrobate ou encore applaudissent à la voix d'un chanteur dont le but semble avoir été d'imiter à la fois les accents du rossignol, le cri du paon, et l'aigre sonorité d'un phonographe de mauvais aloi, (bruits discordants

trop familiers aux réunions mondaines dites « soirées musicales ») la personne très agréable dont le propre est de n'être ni adulée, ni enviée, ni remarquée, rayonne consciemment ou inconsciemment au milieu de leurs invités et de leurs hôtes, la paix, la joie, l'harmonie, la satisfaction, le bien-être.

Tout ce qui ouvre le chemin à la sérénité, à l'espoir, aux nobles aspirations est utile comme salutaire effet d'une cause : la perception, ou sentientation, du but où l'on peut arriver par l'exercice légitime de la force motrice, exercice qui est la source inépuisable du bonheur.

Dans les conditions actuelles, bien qu'il soit possible à une certaine culture de faire valoir au mieux les talents et les dons qu'on possède, nulle personne ne saurait se donner ce qu'elle n'a pas.

La considération de soi-même en vue d'être agréable aux autres, ne doit pas être confondue avec celle qui a pour objet la centralisation vers soi-même des personnalités les plus marquantes de son entourage ; cette dernière est une sorte de force centripète semblable à celle du sable mouvant ou du tourbillon alors que la considération de soi-même dans le but d'être sympathique à son milieu, est le premier pas essentiel en l'art de plaire. Les aspirants à cet art devront régler leurs mouvements, leurs habitudes, leurs costumes mêmes de façon à se rapprocher le plus possible des lois de l'harmonie. Rien ne sera négligeable dans cet ordre d'idées. Non seulement la coupe mais la nuance des vêtements aura son importance et il conviendra d'observer jusqu'au dessin des étoffes. Par exemple une personne mince, élancée emploiera les tissus clairs à carreaux ou à rayures transversales ; celle qui aura une tendance à l'embonpoint choisira les teintes foncées et les raies perpendiculaires. D'autres qui risqueraient d'être remarquées pour leur très petite ou pour leur très grande taille, porteront des toilettes noires, bleu marine, marron ou gris foncé et passeront ainsi inaperçues. Il en

est du costume comme des tableaux et des paysages, dans lesquels le clair est plus saillant que l'ombre, d'où la nécessité si l'on a une partie du corps moins parfaite d'éviter de la mettre en évidence.

L'ajustement le plus apparent d'une femme ayant une taille fine et élégante, mais un cou et des épaules de ligne défectueuse devra être sa ceinture. Si au contraire la taille est disgracieuse mais le cou et les épaules d'un joli dessin, elle aura une guimpe claire ou une collerette blanche

Des pieds trop gros, des mains trop grandes, seront emprisonnés dans des gants ou des souliers noirs ; mieux proportionnés et de belles formes, ces mêmes membres gagneront à s'envelopper de couleurs claires ; enfin un visage sans beauté s'encadrera d'une capote ou d'un chapeau simple et sombre, mais si le front, les sourcils et surtout les yeux sont beaux, une auréole blanche ou crème viendra discrètement souligner leur éclat.

(*A suivre*).

RUTH

Légende Galloise

Parmi les simples habitants du petit village de Saint-Ernow pittoresquement accroché aux flancs d'une montagne dont les pentes boisées dévalent jusqu'à la mer, nulle jeune fille n'est aussi jolie que Jennie, la deuxième enfant d'une famille de rudes laboureurs.

Les trois garçons et les trois filles nés avant ou après elle, ne lui ressemblent en rien. Ils sont forts et lourdauds comme le cheval de labour aux membres massifs ou l'âne qui porte au marché voisin les produits de la ferme. Endurants et vigoureux par hérédité et par habitude, ils secondent vaillamment leur père Jones dans le labeur quotidien et la frêle Jennie n'est au milieu d'eux qu'une intruse dédaignée et même entourée d'hostilité.

Seul son grand père maternel, propriétaire du moulin à eau, a pour elle une prédilection et la croirait volontiers un ange descendu des cieux.

Pour le fermier Jones, dur et intéressé, le fait que Jennie soit sans force, sinon sans courage, est une faute qu'il ne pardonne pas : « Les laboureurs ont besoin d'enfants robustes, déclare-t-il avec amertume ; la petite n'est qu'une charge ; le ciel aurait bien dû la garder... Ce qu'il faut aux pauvres gens, ce sont des bras solides et non des ailes ! »

Cette irritation s'atténua cependant un peu dans l'esprit du fermier, lorsque le père de sa femme eut offert à celle-

ci, pour fêter son trente cinquième anniversaire et le quinzième de Jennie, une génisse de pure race laitière.

Dès lors la deuxième enfant, celle qu'en leur langage imagé tous les habitants de la ferme appelaient « une propre à rien » allait enfin être utilisée ; elle garderait la génisse. Munie de maigres provisions, — un peu de pain bis et une croûte de fromage, — Jennie partait à l'aube avec « Margot » dont les menus fournis par l'herbe fleurie, n'avaient pas de peine à être plus variés que ceux de la pauvre petite vachère ; toutes deux étaient buveuses d'eau et se désaltéraient aux mêmes sources limpides, l'une par sélection naturelle, l'autre parce que le parcimonieux fermier réservait pour ceux qui l'avaient « gagné » le cidre ou la bière.

Durant leurs premières promenades, Jennie, docile aux ordres de son père, tenait Margot au bout d'une corde et suivant ses capices, s'arrêtait ou marchait le long des sentiers herbeux ; mais après quelque temps de ces courses monotones la jeune fille eut l'idée d'inaugurer un système moins fatigant : elle attacha Margot à un pieu au bord de la rivière et tranquille, elle s'assit près des eaux murmurantes. Les rives étalaient une verdure luxuriante parsemée de boutons d'or, de paquerettes, de trèfle aux vives fleurs et la génisse faisait un festin royal.

Libre, heureuse, oubliant Margot, oubliant son dur entourage, doucement bientôt Jennie s'endormit... Une fée en robe d'or vint animer son rêve ; émergeant d'une touffe d'iris aquatique, elle étendait vers elle sa baguette magique, lorsqu'un grondement pareil à celui de la tempête rompit le charme... Une voix terrible s'écriait : « Qu'est-ce que cela signifie, paresseuse ! Vous n'êtes donc pas même bonne à garder une vache ? » La pauvre Jennie sauta sur ses pieds, elle promena autour d'elle un regard désolé et son cœur défaillait tandis qu'elle murmurait : « Où est Margot ?... » Saine et sauve dans le hangar heureusement, mais non grâce à vous ! » répliqua le fer-

mier toujours courroucé,et dénouant la corde rompue qui pendait au pieu, il en martela brutalement les frêles épaules de la coupable...

Quelques jours après cet événement, triste et résignée, la pauvre Jennie, reprenait sur les pas de Margot, les lentes et fastidieuses étapes, jusqu'à ce que la lassitude et l'ennui l'emportant de nouveau sur la prudence, elle chercha et entrevit un moyen d'assurer à la fois sa propre liberté et la sécurité de Margot. Elle avait aperçu un soir, en rentrant à la ferme, un gamin commodément assis dans la prairie tout en gardant une chèvre aux lourdes mamelles ; il la surveillait sans peine, ayant ingénieusement fixé sa corde à la ceinture de cuir qu'il portait autour de sa taille : « J'ai trouvé ! pensa joyeusement Jennie, nous pourrons être heureuses toutes deux ». Après quelques investigations minutieuses dans les greniers du moulin, elle finit par découvrir une vieille lanière de cuir terminée par une boucle grossière, vestiges probables d'un ancien harnais dont elle s'empara comme d'un trophée libérateur !

Le lendemain, dès que Margot eut choisi la place de son régal matinal, la jeune fille mit son idée en pratique ; elle enserra son corps souple dans la ceinture improvisée (transformant ainsi en tunique son sarrau d'indienne violette) y rattacha solidement la corde qui tenait Margot, puis s'étendit au bord du sentier sous un bouquet d'arbres en forme de berceau.

Les rais du soleil d'or poudroyaient autour d'elle ; les abeilles peuplaient la solitude de leur vol chantant en recueillant leur miel aux calices parfumées des jacinthes sauvages, des primevères et des violettes, et peu à peu, bercée dans l'harmonie éternelle, Jennie ferma les yeux...

Une secousse horrible déchirant ses vêtements et sa chair, fit succéder en un instant la stupeur à l'extase...

A travers une brèche ouverte dans la haie, Margot se précipitait tête baissée, et l'entraînait vers la rivière, d'où accourait un taureau fougueux...

Terrifiée, hors d'état de comprendre, avant d'avoir pu articuler un cri Jennie recevait sur la tête comme un grand coup d'assommoir, et s'évanouissait...

Lorsqu'elle revint à elle, il lui sembla qu'il pleuvait à verse, mais en ouvrant les yeux, elle eut conscience de son erreur et s'aperçut qu'un étranger penché vers elle aspergeait son visage avec de l'eau fraîche. Mille sentiments de curiosité, de reconnaissance et d'admiration s'éveillaient chez la pauvre enfant; celui qui doucement la secourait était si beau, si peu semblable aux jeunes villageois qu'elle connaissait ! Il lui paraissait aussi idéal que la fée aux iris d'or et elle tremblait de le voir disparaître comme elle. Prenant timidement dans les siennes la main encore mouillée des bienfaisantes gouttelettes limpides : « Etes-vous réellement un homme » ? interrogea Jennie et les yeux gris éloquemment rieurs du jeune étranger, s'illuminèrent en lui répondant : « Je le crois, mais vous, êtes-vous bien une bergère, ou une deuxième Europe que j'ai dérobée aux embrassements du Taureau dieu ?...»

« Je n'ai jamais entendu parler d'Europe. Je suis Jennie du moulin. »

A ce moment, une nouvelle défaillance l'envahit. — « Je crains que vous ne soyez sérieusement contusionnée, dit le jeune homme ; le mieux que je puisse faire est, je crois, de vous porter au moulin et de voir comment vous serez soignée. »

— « Oui, oui, amenez-moi au moulin... Mon grand-père m'aime bien ; mais, ajouta l'enfant d'une voix faible, ne dites à personne ce qui est arrivé... Mon père me battrait; il enverrait un des garçons pour promener la vache, et moi, il m'enfermerait à la maison... »

— « Soyez tranquille, je ne soufflerai pas un mot de l'aventure, mais Margot est trop forte pour vous et désormais je veux vous aider à la garder. Lorsque je vous aurai mise en sûreté au moulin, j'irai faire la connaissance de votre père et tout ira bien. »

Ce soir là, tandis que Jennie était étendue dans une petite chambre du vieux moulin, les membres endoloris et une bosse, aussi grosse qu'un œuf de pigeon, sous les boucles blondes qui frangeaient son front, elle tressaillit en entendant la voix de son père. Son soulagement fut grand lorsqu'elle saisit ces paroles : « Cette bonne à rien a su faire aujourd'hui quelque chose qui en vaille la peine ! Elle avait laissé Margot se sauver et briser la haie du champ où pâture le taureau du châtelain, et sans attendre que je sois rendu responsable du dégât — ce qui n'eût probablement pas manqué d'arriver — elle a toute seule arrangé l'affaire ! »

— « Vous avez de la veine pour cette fois, mais Jennie qui est belle fille n'a-t-elle pas dû payer votre dette de quelque façon ?... »

— « Eh ! qu'importe cela ! en comparaison du veau de pure race qui peut naître dans mon étable... et si c'était un taureau ma fortune serait faite!... »

— « De qui tenez-vous la nouvelle ? »

— « D'un jeune gribouilleur de papier qui s'appelle Pierre Danton et habite à l'auberge ; sans lui, les choses eussent pu mal tourner pour Jennie... »

Pierre Danton tint fidèlement sa promesse. Partout où l'on voyait Jennie et Margot, il y était aussi ; il découvrait pour elle, dans les bois et sur les montagnes, toutes sortes de coins ignorés. Jamais il ne manquait d'apporter du sucre pour Margot, et pour Jennie des friandises et des bonbons tels qu'elle n'en n'avait ni imaginé, ni goûté de sa vie.

Le temps passait rapide pour la jeune fille ; une nouvelle clarté irradiait ses beaux yeux purs, une nouvelle grâce enrichissait sa svelte forme harmonieuse et les moindres jeunes paysans du village commençaient à ressentir son influence.

Le fermier Jones était dur par nature ; sa femme Elise l'était par obligation et par habitude. Née sensitive, elle

s'était prudemment fermée à son entourage peu sympathique et s'était vêtue de dureté comme d'une armure. Une flèche cependant arrivée par hasard, avait trouvé le défaut de la jointure et percé la cuirasse. Environ dix mois avant la naissance de Jennie, Elise avait été appelée par sa marraine qui habitait Lyon. Elle allait écrire qu'il lui était impossible de quitter son ménage, lorsque son mari l'esprit toujours tendu vers ce que nos voisins de l'autre côté de la Manche expriment pittoresquement : « an eye for the main chance » l'assura qu'il était de son devoir d'accepter l'invitation. Elle partit donc et ce fut durant ce séjour que son cœur s'ouvrit pour la première et la dernière fois à l'illumination d'un sentiment qui touchait à l'amour. Ce sentiment jusqu'alors inconnu s'éveilla à la voix d'un artiste slave de grand talent, Ivan Maixner qui la traitait avec des égards auxquels elle avait parfois rêvé, mais dont elle n'avait eu encore aucune expérience pratique. L'artiste invita un jour Elise à l'accompagner à une exposition de peinture où était exposé son tableau « Ruth glanant dans le champ de Booz ». L'impression qu'elle eut devant la belle glaneuse fut si vive et si profonde, que tandis que sa main frémissante reposait sur le bras du peintre, elle comprit qu'elle l'aimait.

Emu de son enthousiasme naïf, Maixner envoya le soir même à sa jeune admiratrice, la première esquisse de son œuvre, celle qui quoiqu'inachevée dépasse si souvent en beauté d'expression, le tableau soigneusement exécuté.

Quand l'idéal s'est éveillé dans l'âme des passives, il ne meurt jamais. Heureuse et admirante devant la belle esquisse, Elise l'accrocha religieusement au pied de son lit entre deux bougies allumées. Cette nuit-là son sommeil fut coupé de rêves étranges dans lesquels passaient et se confondaient avec Ruth et son formateur, le fermier Jones, l'enfant qu'elle avait quitté et même l'âne et les habitants de la basse-cour.

Le jour suivant, donnant pour prétexte une indisposi-

tion de son fils, elle revint chez elle emportant un billet de dix livres anglaises, don de sa marraine, et le cadeau de l'artiste. Le fermier reçut le billet avec une faveur marquée ; il regarda le tableau avec dédain mais sans commentaire. Pour Elise, elle reprit en apparence sans regret, l'ancienne vie coutumière, mais ses rêves restèrent empreints de la lumière de son idéal, et souvent quand la lune brillait d'un doux éclat à travers la fenêtre grillagée, elle contemplait avec une joie recueillie la belle glaneuse, suspendue en face d'elle. Quelque temps après l'escapade de Margot, elle observa que Jennie se transformait de plus en plus chaque jour à la similitude de Ruth ; le changement fut bientôt si évident que le fermier lui-même le remarqua et dit a sa femme : « Notre propre à rien devient véritablement bien jolie » ! Cette idée prit une direction imprévue dans l'esprit pratique de Jones, lorsqu'à la veillée du samedi soir, qu'il ne manquait jamais de passer à l'auberge, il entendit conter par un jeune matelot qu'au cours de ses longs voyages, il avait séjourné chez des Circassiens dont l'habitude était de vendre leur fille à des prix variant selon leurs attraits ; le propos l'intéressa si vivement que se penchant vers le propriétaire de la ferme qu'il exploitait, il lui dit à voix basse : « Si je n'étais chrétien j'essaierais bien ma chance avec Jennie... » Jean af Thomas vida son bock d'un trait, passa le revers de sa manche sur ses lèvres épaisses et répondit du même ton confidentiel : « Je vous donnerai pour elle le champ qui touche à la ferme en descendant vers la rivière. » Le fermier regarda le propriétaire dans les yeux pour s'assurer qu'il ne plaisantait pas, puis convaincu du sérieux de la proposition, il laissa tomber sur la table son poing robuste faisant s'entrechoquer tous les verres et s'écria :

« Affaire conclue, aussi vrai que je suis vivant ! »

A son retour il dit à Elise avec un gros rire : « J'ai trouvé un Booz pour notre Ruth sous la forme de notre propriétaire et vous êtes libre de dire la bonne nou-

velle à celle qu'elle intéresse. » Ce soir là, lorsque Jennie rentra au logis, sa mère lui annonça que Jean af Thomas avait demandé à son père de la lui donner en mariage, ce qui ravissait toute la famille y compris le grand-père, son unique ami.

« Je ne veux pas de lui s'exclama la jeune fille dont les joues s'empourprèrent! il a quarante-quatre ans aussi sûrement qu'il a un jour et il est encore plus laid que son vieux cheval noir ! »

— Tra la la, vous changerez d'idée, Mademoiselle ma fille, dit Jones, je m'en charge.

Jennie tourna vers son père un visage suppliant : — « Plutôt mourir ! » murmura-t-elle.

— « Pas du tout, pas du tout, vous pourrez mourir après la noce si le cœur vous en dit, mais pas avant! Jean Thomas a promis de me donner, le jour du mariage, la petite prairie qui borde la rivière, je ne serai pas assez bête pour perdre une pareille aubaine ! je vous en réponds ! »

La pauvre Jennie ne répliqua pas; elle courut s'enfermer dans sa chambrette, se jeta toute habillée sur son lit de sangle et pleura éperdument jusqu'à ce que, épuisée, elle s'endormit enfin !

Le lendemain, elle sortit la génisse beaucoup plus tôt que d'habitude ; néanmoins au premier détour du sentier elle rencontra Pierre qui s'avançait les mains tendues ; le visage de la jeune fille était pâle et ses yeux gonflés de larmes. — « Je suis venu de bonne heure, pensant bien que vous seriez triste, dit Pierre, j'étais à l'auberge lorsque votre sort s'est décidé. » Il enleva la corde aux doigts tremblants de Jennie et la passa autour de son bras, cependant que Margot flairait de son nez noir et court les poches du veston dans lesquelles elle savait trouver la poignée d'orge habituelle. Appuyant ensuite fortement la main de la jeune fille sur son bras libre, Pierre gagna avec ses compagnes les profondeurs de la forêt. Après avoir installé Margot parmi les herbes longues et fraîches, il fit asseoir

Jennie sur un amas de feuilles et de mousse préparé à son intention et s'étendant auprès d'elle, il lui présenta les bonbons préférés.

— Je ne pourrais en avaler un seul ; il resterait en travers de ma gorge et m'étoufferait » dit-elle tristement en le repoussant du geste.

— « Pourquoi ? »

— « Parce que. . parce que... » La pauvre enfant n'acheva pas, elle cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes. Pierre était silencieux, il caressait doucement un des pieds de Jennie, admirant sa forme exquise, que le grossier bas de laine tricotée n'arrivait pas à dissimuler.

— « Beaucoup de jeunes filles seraient heureuses d'être à votre place », hasarda-t-il, dès que le flot des larmes fut calmé. « Ne trouvez-vous pas tentant d'avoir, pour vous rendre au marché une jolie charrette anglaise, au lieu d'une vulgaire carriole ? une belle robe de soie et un élégant chapeau au lieu d'un costume qui vous défigure ? De surveiller les servantes de la laiterie, sans gâter vos mains à faire du beurre ou du fromage ?

Jennie l'avait écouté, la tête inclinée dans ses petites mains fossetées comme celles d'un enfant ; lorsqu'il cessa de parler, elle leva sur lui un regard plein d'un doux reproche :

— « Il ne faut pas plaisanter sur ce qui serait ma mort, corps et âme... » dit-elle gravement ? puis après être restée un instant pensive elle ajouta d'une voix si tendre et si profonde que Pierre tressaillit : — « Cette nuit, j'ai vu en rêve un sombre nuage qui montait devant moi, effaçant la terre, la mer et le ciel... et ce n'était pas d'Af Thomas mais de vous qu'il surgissait... Pourquoi ?... »

— « Je ne sais pas »... murmura-t-il troublé ; peut-être est-ce parce que je suis obligé de retourner dans ma famille et que je vous manquerai un peu jusqu'à ce que vous m'ayez oublié... »

La jeune fille se dressa lentement, une expression de

surprise infinie voila ses traits délicats : — « Vous me manquerez pendant quelque temps jusqu'à ce que je vous aie oublié !... interrogea-t-elle d'une voix lointaine. Je ne comprends pas... »

Une sensation inconnue pénétrait Pierre, il fermait les yeux avec le désir inconscient de l'absorber toute : « Comme vous êtes belle, ma petite Jennie ! » prononça-t-il.

Aucune voix ne répondit à la sienne ; il jeta autour de lui un regard étonné, vit que Margot était couchée sous un chataignier sauvage et que sa gardienne était partie.

— C'est bien,pensa-t il, elle reviendra bientôt. » Mais le soleil se leva haut dans les cieux, sans que la jeune fille eût reparu. Une horloge lointaine sonna midi et Pierre s'aperçut qu'il avait faim. — « La situation se complique se dit-il : Jennie, si je ne me trompe, est devenue amoureuse de moi, l'expression de son visage ce matin, me l'a démontré clairement, ensuite il y a Margot, que je ne puis abandonner ici, et d'un autre côté, si je la ramène à la ferme, il y aura du tapage... » Heureusement, sa perplexité prit fin avec le retour de Jennie.

-- « Vous avez été absente plus de trois heures ! s'exclama-t-il. Où étiez-vous ? Que faisiez-vous ? »

— « Je suis allée dans le bois pour réfléchir ! »

— « Réfléchir à quoi ? »

— « Peu importe... Quand j'ai entendu sonner midi, j'ai pensé que vous aviez faim. »

— Et vous ?

— Moi, c'était sans importance. Elle détacha Margot et l'emmena le long du petit sentier qui descendait au village. — « Ne voulez-vous pas que j'aille avec vous jusqu'à la lisière du bois ? »

— « Non, je préfère être seule. »

En arrivant au bas de la côte, Jennie s'entendit appeler par son nom et reconnut la voix de son frère aîné qui s'avançait en courant : « Je suis venu pour Margot, dit-il tout essoufflé, Jean Thomas nous en offre un gros prix,

parce qu'il pense que vous aimerez l'avoir auprès de vous. Vous avez joliment de chance Jennie ! »

Aussitôt que le jeune homme et Margot eurent disparu, Jennie remonta vers la partie la plus profonde de la forêt et s'étendit aux bords d'un petit ruisseau. Elle continua alors à penser ou plutôt à se représenter le cours des futurs événements : elle se dit que si Pierre partait, toute joie serait effacée pour elle. Trois tableaux émergeant de l'obscurité, passèrent et repassèrent comme des scènes vivantes devant ses yeux troublés. Dans le premier elle se voyait la femme d'Af Thomas et la patronne de sa riche habitation ; dans le deuxième, elle gisait au fond d'une cave, enfermée par son père, menacée, battue et affamée ; dans le troisième, elle contemplait l'eau claire et tranquille de la rivière au-dessus de laquelle re penchaient des saules pleureurs et elle se voyait couchée sous les eaux froides et blanches...

— « Si les choses tournent au pire, le dernier tableau est le meilleur » se dit elle.

Ce soir là, lorsqu'elle rentra à la maisonnette sa mère se précipita vers elle lui annonçant :

— « Af Thomas nous a acheté Margot et votre mariage sera célébré dans huit jours. Nous sommes tous bien contents, car votre généreux fiancé donnera non seulement à votre père le champ qu'il lui a promis, mais encore il paiera nos petites dettes et viendra en aide à vos frères. » Jennie écoutait en silence et sans émotion apparente, mais lorsqu'Elise ajouta : — Votre père m'a commandé strictement de ne plus vous laisser sortir seule avant la noce » la jeune fille pâlit jusqu'aux lèvres, car cette idée l'envahit :

— « D'ici là Pierre aura peut-être quitté le pays et je ne le reverrai jamais plus ! .. » Devant l'émotion de Jennie, la figure d'ordinaire imperturbable de sa mère parut troublée.

Elle enlaça tendrement sa taille souple et dit d'une voix caressante : — « Sois raisonnable, mon enfant, une jeune

fille qui est fiancée, ne peut pas se promener toute la journée avec un autre homme »

Jennie lui échappa et gagnant la porte qui menait à sa petite chambre, sous le chaume.

— « Après tout, cela m'est égal ! murmura-t-elle ».

***

La semaine durant laquelle Jennie avait été étroitement surveillée touchait à sa fin. La veille du mariage, Af Thomas envoyait une grande caisse dont Elise s'empressa d'étaler les trésors devant sa fille : Une robe de soie blanche, une couronne d'oranger et un long voile de tulle et deux écrins contenant l'un, une broche et un bracelet en or, l'autre une montre et une chaîne du même métal précieux. La fermière regardait Jennie, lui disait qu'elle devait être « ravie » mais au fond du cœur, se souvenant du premier et unique sentiment d'amour qu'elle eût jamais ressenti, la tristesse de l'enfant ne lui échappait pas. Lorsqu'elle eut examiné et déplié la robe nuptiale, Jennie prononça d'un ton calme : « Elle est très bien, mais un peu trop longue de devant, je crois. Je l'arrangerai dans ma chambre ; j'enroulerai ensuite mes cheveux et passerai ma robe de mariée, puis je vous appellerai pour juger de l'effet ». Elise l'embrassa au front « Tu es une bonne fille » dit-elle avec émotion.

Une demi-heure s'écoula durant laquelle assise près du foyer où chauffait au-dessus des flammes une grande marmite de fonte, la fermière fut alternativement occupée à tricoter un bas et à remuer la soupe dont la saveur odorante commençait à parfumer la pièce. L'avertissement pareil à une plainte jetée par la vieille horloge qui annonçait neuf heures, concentra sa pensée vers Jennie. — « Votre père rentrera tard pour souper, dit-elle à l'un de ses fils, prenez un morceau de pain si vous avez faim et surveillez un peu la soupe pendant que j'irai voir votre sœur dans sa toilette de noces. »

Le jeune garçon s'installa commodément dans la chaise de paille qui lui était offerte, appuyant aux chenêts ses gros souliers ferrés, tandis qu'Elise montait les marches raides et craquantes de l'escalier de bois et entrait chez Jennie. Du premier coup d'œil elle vit que la chambrette était vide. Tout gardait son aspect ordinaire si ce n'est que la robe de soie blanche et la couronne d'oranger s'étalaient sur le petit lit de sangle et que l'étoffe de coton protégeant d'habitude l'humble garde-robe de Jennie gisait à terre : « Elle a mis la robe de mousseline blanche que nous lui avions achetée pour être sa robe de mariée avant qu'Af Thomas n'eût envoyé la riche toilette de soie, mais où est elle allée ? Jennie, Jennie ! » Aucune voix ne répondant à la sienne, la fermière descendit en hâte à la cuisine et dit à son fils occupé à souffler une grande cuillerée de soupe : — « Je ne peux pas trouver Jennie, courez vite et tâchez de la découvrir... » Le garçon se leva maussade, il rejeta avec un regret évident la soupe fumante dans la marmite et partit en grommelant : « Toujours des lubies extraordinaires... elle n'en fait jamais d'autres... Quand nous fichera-t-elle la paix ?... »

***

Pierre Danton s'étonnait de voir que ses pensées se concentraient de plus en plus vers la petite compagne dont il était séparé. Le premier et le deuxième jour après leurs adieux, il erra autour de la maisonnette, attendant et veillant.

Le soir du deuxième jour il aperçut Jennie qui traversait le jardin carré bordé d'œillets roses et blancs et embaumé de giroflées. Son sarrau d'indienne était remplacé par une robe de toile à gaies rayures rouges et bleues; ses gros bas gris et ses galoches par des bas et des souliers de cuir vernis. Elle avait relevé ses cheveux sur le sommet de sa tête et portait un chapeau de paille orné de plumes de coq et de rubans verts; des gants de coton blanc trois

fois trop larges. couvraient ses petites mains ; ils avaient été achetés par Elise au moment de son départ pour Lyon mais elle ne s'en était jamais servie, ayant entendu dire un jour au jeune créateur, de « Ruth », que les mains et les pieds paraissaient beaucoup plus gros dans des gants ou des souliers blancs. Le fermier et sa femme marchaient de chaque côté de Jennie, l'un avec une expression de dignité guindée, l'autre en une attitude plutôt triste et nerveuse. Pierre n'eut pas de peine à comprendre que la jeune fille serait surveillée ainsi et comme prisonnière durant tout le temps qui précéderait son mariage. Il en éprouva un vif dépit, d'abord parce que cela le fit souffrir dans son amour, et ensuite parce qu'il n'était pas accoutumé à voir ses désirs contrecarrés. Le matin suivant, muni d'un album à dessin et d'une légère collation il se plaça en observation derrière le rideau des saules pleureurs dont les branches pendaient au-dessus des eaux comme de lourdes franges vertes ; mais bien qu'il restât jusqu'à la nuit, il n'entrevit pas un instant Jennie dans la ferme proche, au delà de la petite rivière. Désolé, ne sachant plus qu'inventer, après avoir imaginé mille plans, il se détermina la veille du mariage à nager vers la rive opposée dès que la lune serait cachée et à tenter d'escalader la fenêtre de la chambre où Jennie dormait, se fiant ensuite à sa bonne étoile...

Il se rendit à l'auberge où il dîna, prévint le patron qu'il ne rentrerait pas de la nuit et quand la lune eut disparu à l'horizon, ayant rejoint à travers la prairie l'abri des saules, il regarda les eaux tranquilles. En cet instant il lui sembla voir une forme blanche dans leur lit transparent... Une inquiétude irraisonnée s'empara de tout son être... il enleva sa veste et plongea vivement... Quelques secondes après, haletant, oppressé, il déposait sur le rivage le corps inanimé de Jennie, et de toutes ses forces il s'employait à ramener sur les lèvres glacées le souffle de la vie...

(*A suivre*).

FRAGMENTS

Un jeune prince possédait le don précieux d'entendre le langage des choses que nous disons muettes. Ce privilège rare,qui lui avait fait donner le surnom d'Ouïe Claire, lui procurait des joies inconnues en même temps qu'un enseignement profond.

« Pourquoi, disait-il un jour à un bel arbre souple qui se pliait gracieusement au souffle capricieux de la brise, pourquoi ton murmure est-il si joyeux ?

— Je chante les bienfaits de la plasticité. Par elle, j'évite tout le gaspillage de forces que ferait la résistance inutile, et je peux revenir bien vite à ma position normale.

— Pourquoi, demandait-il au petit ruisseau, ton gazouillement exprime-t-il le contentement ?

— Ma joie vient de ce que je peux rendre beaucoup d'êtres heureux : le voyageur aux pieds endoloris les baigne dans mes eaux limpides et s'en va rafraîchi. Le savant y plonge sa tête brûlante, alourdie par les travaux de la pensée, et se sent réconforté.

L'homme fatigué par les affaires et les soucis de la vie vient instinctivement se reposer sur mes bords, poussé par cette impulsion soudaine et divine qui fait parfois faire aux hommes des actions imprévues et en apparence indifférentes. Bercé par ma douce chanson, il se laisse gagner à une paix nouvelle, il oublie ses tracas et s'endort. A son réveil il a appris la valeur du repos, et il voit sous leur vrai jour ses vaines et inutiles ambitions, qu'il saura désormais réfréner sagement.

J'arrose la petite fleur bleue du myosotis, chère aux jeunes fiancés qui la cueillent, et auxquels elle rappellera plus tard les joies exquises et pures du premier amour. Ainsi, heureux, je poursuis mon chemin jusqu'au grand lac tranquille où flottent les nénuphars, jusqu'au fleuve majestueux dont les eaux iront se perdre à leur tour dans le grand Océan, riche demeure de la Vitalité ».

Un matin d'hiver, le jeune prince admirait les jolies arabesques que la gelée avait dessinées sur les vitres, les effets ravissants du givre étincelant au soleil sur les branches des haies. Ma voix lui dit :

« L'amour de la beauté a fait ces choses pour embellir et parer le triste dénuement de l'hiver.

— Et les feuilles pourpres, ornement de la forêt, pourquoi sont-elles aussi, après leur chute, recouvertes de la poussière scintillante ?

— En attendant le temps où les arbres seront peut-être assez vigoureux pour renouveler constamment leur verdure, elles témoignent la gloire et la splendeur à l'automne d'une vie toute de pureté et d'utilité. »

Ainsi, Ouïe-Claire s'instruisait et méditait sur les choses de la nature, et lorsqu'il devint roi il fut renommé pour sa sagesse et sa bonté, car l'habitude de la réflexion et de la contemplation avait élevé ses pensées et par conséquent ses paroles et ses actions au-dessus des petitesses de l'égoïsme.

***

La Mer

Le Rêveur :

« O mer mystérieuse et troublante, d'où viennent tes ondes majestueuses et sonores qui se perdent au loin ? Viennent-elles des îles ensoleillées où les indigènes à demi nus, vont dans tes profondeurs chercher les coraux et les perles ? Viennent-elles des régions glacées où les grands icebergs réflètent en mille étincellements les rayons glo-

rieux du soleil, de ces solitudes ignorées dont l'étrange beauté n'a point encore été révélée à l'homme !

Ou viennent-elles, de la mer sans marée dont les eaux d'un bleu profond baignent les côtes de l'antique pays des Hellènes, où les ruines content l'histoire d'un peuple amoureux de l'art et des batailles ? Ou bien naissent-elles aux pieds de la Reine de l'Adriatique, assise dans sa splendeur fanée mais royale avec ses palais fameux qui paraissent en attendre le retour ?

Viennent-elles des côtes Barbares où les enfants du Prophète semblent assoupis, mais dont l'œil farouche s'entrouvre parfois pour laisser passer un éclair de leur haine contre le « Roumi » ?

Viennent-elles des rives sauvages de l'Océan grandiose, qu'elles battent furieusement au bruit assourdissant de leurs flots déchaînés contre les rocs abruptes ? »

Les Ondes :

« Que ta pensée, Enfant de l'Homme, se porte vers les vastes profondeurs de notre Royaume où règne un calme que rien ne trouble jamais,dans un décor inimaginable de formes et de couleurs. Représente-toi les vastes surfaces liquides qui reflètent l'immense azur des cieux et absorbent les vivifiantes ardeurs du soleil, ainsi que les douces pluies vitalisatrices. Là les vents violents font entendre leurs plaintes furieuses et les douces brises, leur murmure berceur, et le monarque Océanus dédaigneux des terres mesquines qui se disputent les enfants des hommes, règne fier et libre.

Notre cantique suprême est celui de l'Unification dont nous démontrons pratiquement la force, la beauté et l'immutabilité. »

***

L'Abnégation de soi-même

Aucun sentier ne saurait nous conduire plus rapidement et plus sûrement sur les hauteurs de la montagne du Perfectionnement. On n'y accède point sans peine, et l'entrée en

est parfois difficile, mais après avoir traversé des eaux froides et limpides, on se sent imprégné d'un calme indicible et l'on goûte toutes les joies de l'Amour, en même temps qu'une lumière nouvelle se répand sur la vie. Les parfums des rares fleurs semées par ceux qui l'ont foulé, attirent de plus en plus de nouveaux pionniers, et bientôt sous leurs efforts le sentier sera élargi, et la paix et le bonheur rayonneront par eux sur l'humanité régénérée.

Un mot glorieux est inscrit au-dessus de ce sentier. C'est celui-ci : « l'Impersonnalité ».

***

La Concentration de la pensée sur soi-même

La parole du sage *Connais-toi toi-même* ne signifie point que nous devons nous enfermer dans un isolement stérile et égoïste. C'est en nous épanouissant comme les plantes au soleil que nous nous perfectionnerons par la réception et la responsion à la Lumière divine qui habite en nous. Ainsi nous perdrons le Moi qui veut tout attirer à soi pour trouver le Moi supérieur qui veut au contraire tout donner. Véritablement alors et humblement nous suivrons le chemin si péniblement, mais si glorieusement tracé par le seul digne d'être appelé le « serviteur des serviteurs », le suprême manifestateur terrestre du Divin Holaucaustal.

Tout être a le désir de se manifester. Ce n'est point en mettant la personnalité en avant (sauf pour une raison légitime, mais en cultivant l'impersonnalité que nous arriverons à la manifestation du moi supérieur, qui, elle seule, donne le bonheur, car elle est le chemin de l'Amour.

***

Au Repos

Comme un baume, tu guéris les plaies qu'une trop grande activité nous a faites, et tu cicatrises les blessures de la vie quotidienne. Comme une Aiglonne couvant ses petits, tu

étends tes ailes sur nos capacités latentes jusqu'au jour. où soutenues par des ailes fortes et vigoureuses, elles prendront leur essor vers le soleil de la Lumière Divine.

Comme un gardien des sources variées des eaux pures, tu les descelles pour les voyageurs assoiffés qui tombent épuisés à tes pieds, et à chacun tu donnes selon ses besoins et ses capacités de réception et responsion.

Toi qui es parfait, dont l'activité et la passivité sont équilibrées, combien est noble ta mission.

Tu entends les plaintes des enfants de la terre qui souffrent et ne savent comment fermer leurs yeux fatigués. Ainsi qu'une mère tendre tu baises leurs paupières alourdies, et,bercés par ta présence protectrice,ils s'endorment. Je vois leur visage se transformer par un bonheur calme et profond, et je songe qu'à mesure que ce sommeil bienfaisant gagnera la famille entière des Psycho-Intellectuels, la lumière aurique de la terre et de ses habitants deviendra si glorieuse qu'il n'y aura plus besoin de soleil extérieur. Alors dans l'activité de la passivité, comme il en a été toujours, qui effectuera autant de merveilles que toi et les tiens ?

***

Heureux est l'homme qui a appris à plier sa volonté sous le joug si doux de l'obéissance légitime. Comme les souples rameaux qui cèdent au moindre effort de la brise, il évite l'usure qu'entraîne la résistance et le danger d'être brisé.

***

Reine divine,que tes pieds blancs glissent sur les eaux mobiles, les eaux qui n'étant pas encore équilibrées sont le jouet peut-être de toutes les influences turbulentes et agitées ; les eaux qui parfois semblent se gonfler pour escalader les plus hautes falaises, se creuser pour descendre aux profonds abîmes où la puissance du Premier Formé, depuis des éons et des éons, travaille avec une patience infinie.

Reine aux pas merveilleux, glissés sur ces ondes chan-

géantes et ta radieuse présence éveillera ceux qui doivent te former une suite glorieuse. Ils s'assemblent déjà dans le sillon irisé que tu traces et l'on entend au loin le murmure joyeux qui annonce le bonheur de ceux que tu guideras dans la marche vers la Restitution, ô Reine, divine dualité du Roi soleil.

***

Enfants de la terre, saluons l'Etoile de l'Espérance qui nous illumine, car elle est l'un des plus glorieux dons de l'Amour.

Est-ce le Premier formé qui la vivifia aux sources profondes où lui-même avait séjourné, et l'établit dans le ciel bleu de la mentalité humaine pour que les hommes puissent la voir et croire ?

Depuis des éons son éclat resplendit, mais à des époques prévues il devient plus glorieux, et nous sommes à l'un de ces moments. Ses rayons s'étendent dans une charité infinie et embrassent l'univers entier?

***

Hommes ! Souvenons-nous que toutes les souffrances mentales, psychiques, nerveuses ou physiques que nous ressentons, sont ressenties également par le Divin Habitant. Tâchons donc en masse et individuellement d'amoindrir ce lourd fardeau qui est le résultat du déséquilibre : chaque découragement consolé, chaque souffrance allégée, chaque chagrin soulagé sera une preuve de plus de notre dévouement à l'Amour — le Tout sensitif.

***

La Philosophie Cosmique peut être comparée à un vaste Océan d'eaux pures et limpides mais profondes. Celui qui veut s'y plonger doit se dévêtir de toutes les entraves auxquelles les trois tyrans, le Culte, le Code et la Coutume l'ont habitué. Ainsi baigné il sera fortifié dans tous les degrés de son être, et respirera librement l'atmosphère salutaire qui l'entoure,

Cet Océan grandiose est vivifié par les rayons du soleil, de la Sagesse des sagesses, la Sagesse Immortelle, Infinie !

A sa surface flottent des barques divines, mais en chacune d'elle on est en sûreté, car une seule Puissance les dirige et nul n'est isolé.

Il est plus sage de voguer sur ces grandes eaux unificatrices que de se laisser aller sans guide sûr, sur les marais ou les lacs dont les sources moins pures ont été troublées par un mysticisme dangereux.

***

L'Amour, dans chacune de ses formes multiples, est le grand maître qui embellit la vie, la console et la restaure. Il fait rayonner une clarté au plus sombre nuage, il préserve du désespoir, il allège la plus lourde tâche et adoucit la plus rude épreuve. Il donne la santé au corps, la nourriture à l'âme, le bonheur à l'esprit, car dans une atmosphère de tendresse germent santé, gaîté, paix et calme. Il est l'aiguillon d'or qui provoque les efforts sublimes, il est le vainqueur dans la course hérissée d'obstacles de la voie du perfestionnement et sa tête porte l'immortelle couronne de la victoire. Ceux qui le suivent embaument et parfument la terre ; leur action combat les émanations malsaines des marais de la bigoterie, et fait effondrer les tours branlantes que les religions déguisées en anges de lumière ont érigées pour tromper leurs adeptes ; sur leur passage les déserts se couvrent de fleurs, les glaces fondent, les plaies se cicatrisent. Tous les trésors des cieux et de la terre sont employés par eux au service de leur seigneur. A leur œuvre travaillent ceux qu'ils ont appelés de tous les arts, peintres et sculpteurs, poètes et musiciens, littérateurs et tous ceux épris d'Idéal qui concourent à cette œuvre magnifique ; la Restitution de la terre et de l'homme.

*
* *

Une existence bien remplie, c'est-à dire employée au développement et à l'utilisation de nos facultés, en même temps qu'elle donne par elle-même le bonheur, nous rend plus aptes à jouir des biens ordinaires de la vie, but unique de ceux que n'attire pas un mobile plus élevé. Et comme l'enfant prend plaisir à toute chose, ainsi le Psycho-Intellectuel sait trouver, dans la vue d'une fleur odorante ou d'un rayon de soleil, un charme toujours nouveau que l'homme blasé ne saurait goûter.

Une vie ainsi comprise ne néglige pas les heures nécessaires à tous les repos, dont ont besoin dans une mesure différente chacun de ceux qui sont assez avancés pour travailler dans l'activité de la passivité. Ce travail est plus productif que celui qui se fait seulement dans l'activité, bien que ceux qui s'adonnent à celui-ci, prennent parfois à peine le temps de manger et de dormir.

Tout repos psychique fructueux est d'une grande valeur : la moindre « pensée lumineuse », le moindre acte de vrai pathétisme, le moindre éclaircissement sur ce qui nous était inconnu est l'acquisition d'une gemme précieuse. De telles gemmes forment pour l'aspirant une couronne de sagesse glorieuse et impérissable !

VISION D'AMEN

(*Suite*)

La chiromancienne hésitait, mais devant l'insistance qu'on lui témoignait, elle répondit à sa visiteuse : — « La troisième heure du matin vous est fatale ; c'est à cette heure-là, et plus spécialement à celle du troisième jour de la semaine que votre vitalité est au plus bas et que vous encourez par conséquent le danger de perdre la vie ; en outre le troisième jour du troisième mois est un jour de danger spécial ». — L'amie présente à la conversation observa que ces paroles rendaient pâle et douloureuse celle à qui elles étaient adressées ; durant leur retour, la pauvre femme fut silencieuse et distraite. De temps en temps, elle faisait remarquer à l'amie qu'elle continuait de s'éveiller juste avant que la pendule sonnât trois heures et qu'elle redoutait cette heure au troisième jour du troisième mois maintenant si proche. A la veille de la nuit tant redoutée, le mari de la dame dut s'absenter ; son amie dîna avec elle et proposa de rester jusqu'au lendemain. La dame ne toucha pas à son repas ; elle était inquiète et nerveuse ; voyant cela, l'amie lui dit qu'elle passerait la nuit dans le cabinet de toilette contigu à la chambre ; la proposition fut avidement acceptée. Aussitôt son hôtesse endormie, elle mit les aiguilles de la pendule une heure en arrière. Juste avant trois heures, lorsque la pendule de la chambre ne devait sonner que deux heures, elle entra doucement. Une veilleuse lui montrait que son hôtesse dormait encore ; mais celle-ci subitement se mit

sur son séant et dit : — « La mort anticipe sur l'heure de mon départ ; la pendule a sonné deux heures, mais ma fin quand même est arrivée. — « Et comme elle cessait de parler, elle s'affaissa sur son oreiller : elle était morte. L'officiel examen *post mortem* prouva que tous les organes vitaux importants étaient sains. Cette femme était simplement victime de la suggestion — ».

Comme le docteur parlait ainsi le landau s'arrêtait. Nous montâmes à la spacieuse chambre de son malade, dont les fenêtres s'ombrageaient de la forte verdure des arbres séculaires du jardin. Le malade qui reposait sur un grand divan était un homme en pleine maturité de la vie, de belles formes, de beaux traits, mais amaigri et usé par l'ascétisme. Sa robe blanche et flottante semblait ajouter encore à cette apparence d'ascétisme.

Sur la présentation du docteur, il m'accueillit courtoisement, et nous nous mîmes à causer. J'exprimai l'espoir qu'il recouvrerait de la vitalité dans cette bienheureuse époque du printemps où toute la nature s'éveille à une vitalité renouvelée. Quand il mit dans la mienne sa main aux veines bleues, mince et délicate, je sentis qu'un courant de sympathie était établi entre nous et j'ajoutai : — « Ce que je vous dis n'est pas un simple espoir, mais un ardent désir, tel que souvent même la réalisation — ».

Il sourit et levant ses yeux sur les miens, il dit : — « Vos paroles m'étonnent ; j'imaginais que vous aviez passé cette phase depuis longtemps — ».

— « Quelle phase ? »

— « Celle du désir, le désir qui est l'origine de toute souffrance — ».

— « Cependant, vous souffrez ? »

— « Parce que si j'ai vaincu un à un et à grand coût les désirs charnels, le désir spirituel dont un domine tous les autres, n'est pas vaincu — ».

— « Puisque vous me dites ceci, pourrai-je vous demander quel est ce dernier désir dominant ? — »

— « Certainement — mon désir est d'être entièrement libéré de la matière grossière, de manière à me perdre en Dieu, l'esprit pur comme une goutte dans l'Océan. Aidez-moi à m'échapper de ce corps grossier qui est comme une lourde entrave et aussi des souvenirs qui m'enchaînent à cette terre vile et sans valeur, scène d'intense douleur parce qu'elle est celle du désir intense ; vers ce but, mes pensées sont concentrées continuellement — ».

— « Puisque la pensée est la formation, vous préparez ainsi votre perte ; en faisant cela, n'êtes-vous pas coupable du suicide intégral ? — »

— « Du néant Dieu a formé l'homme qui est par conséquent une partie de l'Essence Divine. Depuis cette époque, l'homme s'est entouré de la vile mère terre. Il est semblable à un diamant enfermé dans sa gangue. A nous d'affranchir le diamant de son enveloppement grossier, afin que sa gloire soit une avec la gloire de son origine — ».

— « Alors vous ne pensez pas qu'une même force est manifestable dans tous les degrés et densités de la substance, et que par l'utilisation de la matière peut être manifestée l'intégralité des forces de l'Impensable, en telle sorte qu'en chaque densité la vie est sacrée ? — »

— « Je suis trop fatigué pour pouvoir examiner de nouvelles théories ; tout ce que je puis faire, c'est d'attendre l'heure de la délivrance — ».

— « Le docteur est assuré que vous n'avez aucune maladie physique organique. Vous êtes la victime de la suggestion. Vous n'avez qu'à remplacer votre dominante pensée de suicide par celle de la pensée de l'être intégral. Croyez fermement que vous remplissez votre but en conservant votre moi, au lieu de pratiquer l'anéantissement ; alors force et santé seront recouvrées plus rapidement même qu'elles ne s'épuisent maintenant ».

— « Je vous remercie de votre bonne intention, mais je

vous prie de me laisser rencontrer calme et sans trouble la mort que je sens s'approcher. J'ai été réincarné sur la terre d'innombrables fois en passant par les étapes variées et progressives; celle-ci est ma septième, et si je n'échoue pas, ma finale réincarnation ».

— « Pardonnez-moi la question : Avez-vous un souvenir personnel de ces incarnations antérieures ? — »

— « J'ignore par quel moyen je suis arrivé à ma conviction actuelle qui est de croire que en premier je fus un homme des bois, puis un habitant des îles de la mer du Sud, puis un nègre soudanais, puis un peau rouge, puis un Chinois, puis un Aria, et finalement ce que je suis aujourd'hui — ».

— Alors puisque vous considérez que vous avez fait du progrès dans vos incarnations variées, vous soutenez qu'un Européen est supérieur à un Arya ; cependant vous prétendez que la lumière Arya est votre source d'illumination, illumination dont nous sommes les manifestateurs ésotériques.

— « Votre entrevue a duré presque trop longtemps pour les forces de mon malade : venez — ».

C'était la voix du docteur qui donnait le commandement du départ. Me levant, je serrai la main du suggestionné pour lequel je sentais une sincère sympathie et une tendre compassion ; j'eus en le quittant la triste impression que je n'entendrais plus sa douce et pathotique voix. Sur son désir j'accompagnai le docteur à l'Ile Saint-Louis. Comme nous descendions les majestueuses avenues bordées d'arbres qui sont peut-être sans égales en aucune capitale, nous restions tous deux silencieux et je sentais que nos pensées se concentraient sur la victime suggestionnée que nous venions de quitter. Ce fut mon compagnon qui rompit le silence en disant : — « Notre regret est mutuel, bien que nous regardions l'avenir d'un point de vue essentiellement différent. Là où vous regardez l'homme comme un être composé, formé d'êtres de degrés et den-

sités variées et capables de conserver la vie après la dissociation, je le regarde comme une simple machine activée par de certaines forces. Quand ces forces abandonnent la machine qui n'est plus propre à les utiliser, l'homme cesse, et il ne reste plus qu'un cadavre. Quand j'étais étudiant en médecine, j'accompagnai un de nos maîtres les plus célèbres au chevet du frère unique du malade que nous venons de quitter.

Il était également atteint du même mal, venant de la même cause, c'est-à-dire victime de la suggestion. A mesure que le mysticisme s'accroît, la raison décroît, et les deux frères ne sont que des spécimens d'un nombre toujours croissant de souffrants. Je suis pleinement de votre avis au sujet du repos dont je sens personnellement toujours le besoin.

Mais la vie est d'autant plus soutenue et la santé d'autant mieux conservée que le repos et l'activité sont heureusement alternés, et cela dans le plan mental comme dans le plan physique. Par expérience je considère l'excès d'activité comme moins dangereux que celui de la passivité. Bien que nous différions sur plusieurs points, nous estimons cependant tous deux la vie humaine comme précieuse. Les hommes et les femmes qui ignorent ce qui est naturel et utile, qui abandonnent leurs devoirs sur terre afin de rêver aux cieux, marchent vers le suicide d'une façon aussi marquée que ceux qui se régalent d'un poison tuant lentement le corps — ».

Comme mon compagnon parlait ainsi, nous arrivions à la maison de son malade; nous nous serrâmes la main et nous nous séparâmes.

***

Deux jours après je lus l'information de la mort du malade atteint de mysticisme et, pour quelque raison indéfinissable, cette nouvelle produisit sur moi une impression si forte que, dans le demi-sommeil il me

sembla revoir cette figure émaciée, pâle et pensive, et sentir la pression de la main blanche et maigre.

Ce ne fut que quand la pendule, sur la cheminée, sonna minuit, que je pus m'endormir complètement.

Je fus réveillé par le sentiment d'une présence dans ma chambre et, en regardant dans la direction de la fenêtre — à travers laquelle brillait la clarté des réverbères, — je vis une forme ovale que je reconnus pour l'aura de mon ami l'Esprit Supérieur.

Aussitôt que je lui eus souhaité la bienvenue il me dit un peu brusquement : « Vous avez écrit, dans un journal quotidien, un article snr la décroissance de la population, sa cause et son remède. Pourquoi ?

— Parce que c'est une des questions à l'ordre du jour et que mon idée était originale.

— L'originalité n'est pas nécessairement la Vérité. Pourquoi ne m'avez-vous pas consulté avant de produire cette élucubration qui n'ajoutera pas la moindre lumière à l'actuel chaos des théories. J'aurais pu vous dire la véritable cause du décroissement des naissances.

— Pardonnez-moi, répliquai-je. J'ignorais que vous fussiez si bien averti.

— Ecoutez et vous saurez.

J'écoutai et voici ce que me dit l'Esprit Supérieur :

« A une certaine époque, nullement reculée, un enfant fut conçu dans cette grande Capitale et dans des conditions célestes et terrestre si favorables, qu'il fut, par excellence, capable d'un intégral développement. Son père était Européen, sa mère d'origine aryenne. A sa naissance le pitri ancestral de sa mère salua l'enfant suivant l'ancienne salutation : « Puisses-tu voir longtemps la lumière du soleil, et être le père d'une nombreuse progéniture. »

Depuis sa conception jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il fut la joie de sa mère qui, à ce moment, quitta la surface de la terre, autant qu'on peut la quitter quand on est aimé

et tenu en mémoire comme l'était cette mère par son enfant unique.

L'enfant croissait en sagesse et en stature et aussi en faveur auprès des puissances célestes et terrestres. D'une beauté exceptionnelle de forme et de visage, il possédait une rare intelligence et ce quelque chose sans nom qui attire les hommes comme l'aimant attire la limaille de fer. Entièrement exempté du pire esclavage, celui de la pauvreté, il voyait le sentier de sa vie s'ouvrir devant lui ensoleillé de bonheur. Néanmoins une ombre s'étendait sur ses joies et ses succès, et dans des heures de quiétude, il soupirait à la pensée de sa mère ; il eût souhaité connaître son pays et son peuple, mais ses études et ses devoirs empêchaient l'accomplissement de son désir. Quand il eut atteint l'âge de vingt-quatre ans, tout changea à son égard. A la maison d'un ami, résidence montagnarde où il passait les mois d'été, il rencontra une jeune fille dont la mère était aussi une hindoue et vers laquelle, grâce à cette circonstance, grâce à une piquante beauté et à un esprit charmeur, il se sentit attiré comme par d'invisibles liens. Un jour, à leur retour de promenade dans la montagne, il lui demanda si elle ne partageait pas son désir de visiter le pays natal de leurs mères et de connaître, par expérience, son peuple et ses coutumes. Elle répondit qu'elle appartenait à une société fondée sur de plus sublimes enseignements des anciens Aryens et, que s'il le voulait, il pouvait être initié à l'ancienne sagesse par des adeptes.

A leur retour à la cité qui était leur résidence hivernale, il entra dans cette société. Le lendemain de son initiation, il demanda à la jeune fille d'être sa femme. Elle répondit qu'elle serait volontiers la compagne de sa vie, mais à la condition que, selon les dogmes de la Société, elle gardât intacte sa virginité.

— « Je ne comprends pas, dit-il; dans le Rig Veda les anciens invoquaient spécialement les Divinités bienfai-

santes et leur demandaient de leur accorder beaucoup d'enfants !

— Nous avons perfectionné les enseignements de l'ancien temps, répondit-elle, la vie est un mouvement progressif.

— Mais, insista-t-il, je suis le dernier d'une ancienne famille, je ne voudrais pas que le *home* de mes ancêtres et mon peuple tombassent entre des mains étrangères, si malheureusement je quittais la terre.

— Si malheureusement vous quittiez la terre ! dit-elle, mais le rejet de ce vil corps est la condition d'entrée dans la voie du mieux qui mène à la félicité.

— Mais nos ancêtres maternels évoquèrent les plus puissantes forces de la nature avec l'objet de prolonger le plus possible la vie terrestre !

— Il est de notre devoir maintenant de perfectionner leur œuvre qui, évidemment était imparfaite, de vaincre le charnel par le spirituel, d'entrer dans le palais de la vie par les portes de la mort. »

Il n'était pas convaincu par son raisonnement, mais graduellement elle l'impressionna et un jour arriva où il lui dit : « Puisque vous êtes déterminée à n'unir votre vie qu'à celle d'un homme qui, comme vous-même, est entré dans le cercle ésotérique de notre société, je me soumets à ses conditions et aux vôtres ».

— Parce qu'enfin vous êtes convaincu que nous avons raison.

— Plutôt parce que je vous aime.

Les conditions anti-naturelles de son association avec la femme qu'il aimait, l'extinction de l'espoir de fonder une famille et de laisser à un être de son être le home ancestral et le peuple pour le bien-être duquel il se considérait comme responsable, un indéfinissable, mais réel, malaise mental, l'affectèrent de plus en plus et, après trois ans de pessimisme et d'endurance, sa santé commença à s'ébranler.

A cette époque il reçut la visite d'une adepte « Thibétaine » qui était née en Angleterre de parents européens ; il expliqua à cette illuminée ses douleurs, ses peines et ses méfiances.

— Ce n'est pas, lui répondit-elle, la faute de notre bel enseignement, qui s'accorde avec celui du grand maître chrétien, mais la vôtre. Ce que vous avez à faire, c'est de vaincre tout désir ; alors seulement vous pourrez jouir de la paix. C'est le premier but, et le plus important, à atteindre par notre enseignement pratique.

Vous devriez passer plus de temps en calme contemplation, en aspirant au mépris et à l'indifférence pour toute chose terrestre et, quand aucun désir ne subsistera pour vous troubler, vous serez en possession de cette paix qui dépasse toute compréhension. Méditez, jeûnez, ne vous permettez aucun plaisir, aucune satisfaction et, avant longtemps, tout sera changé à votre égard.

— Je ferai mon possible pour suivre votre conseil, répondit-il. »

« Vous, Ben Amen, m'appelez un Esprit Supérieur. Sans doute vous savez, ou du moins vous devinez, qu'il est des êtres à qui je donne le même titre. Eh bien ! peu après la visite de l'adepte Thibétaine, le plus raréfié et radieux Esprit Supérieur que je sois capable de sentienter, vint à moi dans une vision de la nuit et dit :

« Avez-vous considéré la principale incarnation dont je « me vois extériorisé ? Avec l'aide de son père, — humain, « bien entendu — je la possédai à l'heure de sa conception, « afin de pouvoir m'en former une habitation physique « convenable et capable d'une longue durée. »

« Je savais que mon Esprit Supérieur était ainsi accoutumé à former les hommes, je devinai tout de suite à qui il faisait allusion et je répondis que j'avais très sérieusement considéré son chef-d'œuvre terrestre.

Apparemment content de ma sympathie, l'Esprit Supérieur continua :

« J'ai façonné cet homme avec l'espoir et l'expectative « qu'il serait pour moi comme le sanctuaire de mon « temple terrestre. Si vous saviez le travail et la peine « que cette formation coûte, vous seriez pris de pitié. « Comme vous pouvez le savoir, la mentalité est immor- « telle, aussi j'eus peu de difficulté à cet endroit. Aussitôt « que je me fus vêtu de l'âme intellectuelle, qui est égale- « ment immortelle, j'entrai dans la région de l'âme des « sens et je me mis en rapport avec les gardiens des « duelles âmes. Ils admirent mon désir de me former une « permanente habitation terrestre et, à ma requête, ils « consentirent complaisamment à envoyer à la surface de « la terre deux âmes alliées ; une, passive, destinée à une « demeure humaine passive, une, active, devant habiter le « corps d'un actif. Les gardiens tinrent leur promesse « mais, comme d'habitude, ils firent une maladresse en « plaçant une des âmes dans le pays central et l'autre aux « antipodes. Malgré la méprise à l'égard des localités les « âmes alliées parvinrent à se retrouver et le résultat de « leur union fut la conception d'un fils. J'aurisai la mère « de telle sorte que les plus beaux matériaux furent exclu- « sivement choisis pour la construction de mon habita- « tion. Constatant que son état nerveux, un peu déséqui- « libré, pourrait influencer son fils, j'enlevai même la « mère jusqu'à la région de l'âme, lorsque le fils eut sept « ans ; selon le dicton : la fin justifie les moyens. J'ai ou- « blié de dire qu'au temps de sa naissance, les anges gar- « diens, — encore à ma requête, — amenaient sur la terre « deux âmes alliées et, par mon soin spécial, les plaçaient « dans le même voisinage ; mais ils déposèrent l'âme « active dans un enfant né de parents nobles et riches et « la passive dans la fille d'un journalier à la veille d'émi- « grer en Californie, de sorte qu'elles ne se sont jamais « rencontrées et l'enfant actif, — comme sans doute vous « le savez, — est tombé sous l'influence d'une passivité « adverse. La conséquence de tout cela est que mon habi-

« tation terrestre est en train d'être minée, gâtée et en
« bonne voie de ruine et démolition. Si j'étais un mortel,
« je dirais : « Je suis dégoûté ». Comme je suis un Dieu,
« je commence à me repentir d'avoir fait l'homme ; mais
« puisque la miséricorde est un attribut humain prêté par
« l'homme aux Dieux, j'attends et je veille. »

« Quatre ans s'écoulèrent pendant lesquels je ne vis ni n'entendis rien de mon Esprit Supérieur. Puis, une nuit — quand, le sommeil profond envahissant l'homme, le moment est le plus favorable pour notre manifestation par l'intermédiaire de son aura. — je me trouvai dans une chambre où il y avait une réunion de sensitifs.

Subitement je sentientai une présence et, en levant les yeux, je vis mon Esprit Supérieur, absent depuis si longtemps. Avant même que j'aie eu le temps de lui souhaiter la bienvenue il s'écria : « Il l'a fait ! »

— Qui a fait... quoi ?

« — L'être ingrat dont je vous ai parlé comme habitant
« mon chef d'œuvre terrestre. Il l'a d'abord ruiné en l'as-
« sujettissant à des conditions antinaturelles, ensuite il l'a
« rejeté comme un vêtement usé et inutile et cela dans le
« but d'affranchir ses degrés d'être les uns après les autres
« jusqu'à la raréfaction de son origine et, comme j'ignore
« le degré de raréfaction de ma propre origine, il m'est
« sans doute perdu. Quant à lui-même, il a quitté le plan
« physique avec une seule pensée, une idée fixe qu'il ap-
« pelle *l'absorption*, c'est à dire l'anéantissement et, puis-
« que la pensée est non seulement formation mais défor-
« mation, il réussira sans doute.

Je crus devoir exprimer en termes convenables mes condoléances que l'Esprit Supérieur trouva banales ; il reprit : « A la suite de cet événement et d'autres de même
« nature, nous, les Dieux, qui aidons l'homme dans sa for-
« mation, avons tenu un concile solennel et, d'un commun
« accord, avons voté la résolution suivante :

« Aussi longtemps que la portion évoluée de l'humanité,
« par laquelle nous pouvons nous mettre en rapport avec la
« terre et l'homme, considérera la Virginité comme Supérieu-
« re à la dualité d'être ; aussi longtemps qu'elle comptera le
« corps comme une entrave et une prison, non seulement nous
« déclinerons la fonction d'aider à la fabrication de l'homme,
« mais encore nous veillerons à ce que nos subordonnés em-
« pêchent, autant que possible, sa formation. Et comme nos
« subordonnés touchent la densité nerveuse le résultat sera
« la décroissance de la population des pays selon leur sen-
« sitivité.

L'Esprit Supérieur a tenu parole et tout le monde sait le résultat si chacun en ignore la cause.

Adieu, Ben Amen, peut-être, avant d'écrire un autre article pour les journaux quotidiens, trouverez-vous bon de me consulter. Ecrire sur des sujets que vous ne connaissez pas est une vulgaire erreur.

Lorsque j'eus exprimé mon sincère regret de ne point avoir sollicité son avis avant d'écrire mon article sur le décroissement de la population, mon Esprit Supérieur me dit avec une aimable sincérité : « Puisque vous regrettez, Ben Amen, ce n'est pas : adieu, mais : au revoir. Du reste, si les hommes n'écrivaient que ce qu'ils savent au lieu de ce qu'ils ne savent pas, la noble armée des éditeurs, imprimeurs et fabricants de papier ferait faillite. »

Alors moi, Ben Amen, je méditai sur ces choses en disant : « Hélas ! pour les éditeurs, hélas ! pour les imprimeurs, hélas ! pour les fabricants de papier ».

Mais mon Esprit Supérieur me fortifia en disant : « Ne vous lamentez pas ni ne soyez inquiet : Le règne de l'Intelligence et de la Logique est proche, mais le temps n'en est pas encore. »

Un coin de Paradis

Il y a des moments dans la vie où le passé et le présent, le présent et les aspirations pour l'avenir forment un si grand contraste que, pour employer les paroles expressives d'un homme de désirs, le soleil semble s'être obscurci et la lune changée en sang. C'était un soir tel que ceux-là ; un homme qui avait connu la douleur et fait la connaissance de la tristesse était étendu sur un divan dans une chambre située à un étage élevé au cœur d'une grande cité. De là,en regardant en bas, il voyait couler lentement le fleuve qui divisait la cité comme la politique divise la vaste marée de l'humanité, sauf que le fleuve qui coulait lentement vers la mer était traversé par des ponts qui unissaient une partie de la cité avec l'autre. Comprenant l'humanité, il l'aimait ; et l'aimant,tout son être était plein de pitié pour ses douleurs et ses tortures ; et comme il pensait aux aspirations déjouées, aux espérances déçues, à la tension mentale, à la discorde sociale, à la confusion morale, à l'épuisement physique qui formaient un si navrant mélange de désespoir et d'agonie partout, dans presque toute la société civilisée,des tableaux de désolation et de douleur apparurent les uns après les autres devant lui jusqu'à ce que son âme même fut attristée. Les ombres du crépuscule s'approfondirent et ce fut la nuit ; les reverbères allumés marquaient les rues et le cours du fleuve qui les réfléchissait dans ses eaux ridées, mais l'air semblait alourdi de larmes et plaintif de soupirs, de sorte que le sommeil ne vint pas. Ce ne fut que lorsque le son riche et musical de l'horloge du Panthéon sonna quatre heures, que ses yeux se fermèrent en un semi oubli. Alors la brume de sang et de larmes s'écarta, le refrain de soupirs et de lamentations s'éloigna, et en place des tableaux douloureux apparut une nouvelle lumière de laquelle sortait

le son d'une douce voix disant : « Ne sois pas accablé de douleur. Ne dis pas : Tout est perdu. Car sur la terre, ça et là, il y a des coins relevés du voile où des petits endroits du Paradis Terrestre restent encore comme un gage de la Restitution de la beauté et du bonheur à présent voilés mais non perdus ».

Alors l'homme s'endormit profondément.

*
* *

La beauté dorée du soleil du matin glorifie un jardin plein de délices exquises. Des abeilles innombrables vont et viennent parmi les épis violets des grandes plantes de lavande, se cachent dans les lourdes fleurs des œillets multicolores, bourdonnent au-dessus des parterres de géraniums éclatants et d'héliotropes à la teinte mauve doux, qui confondent leurs souffles parfumés avec celui des touffes de réséda. Partout le jardin de délices est plein de niches et de coins formés par de vieux murs ou de hautes haies vertes où les violettes aiment se cacher. Quant aux vieux murs ils sont drapés à ravir. Voici une niche où leur draperie est de jasmin blanc aux fleurs étoilées ; là ce sont des rosiers grimpants, et encore toutes sortes d'arbres fruitiers chargés de fruits murs ou murissants. Quant aux abeilles elles paraissent alourdies par l'excès des friandises délectables comme elles voltigent en bourdonnant du banquet des fleurs à celui des fruits et vice-versa, et quelques-unes des plus évoluées de la ruche colonie se retirent à la serre et se reposent à l'ombre de la vigne. La partie du jardin qui s'étend devant la spacieuse maison qu'il entoure est formée d'un grand parterre ovale qui est creux au centre, de sorte qu'il forme un bassin d'émeraude. Cette coupe de vitalité a dans les bordures qui l'entourent des gemmes florales d'une variété infinie. Là côte à côte croissent les simples dahlias aux riches teintes, tels des étoiles, et les marguerites à l'œil de bœuf; des géraniums de toutes les nuances de rouge depuis le plus pâle rose jusqu'au cramoisi le plus foncé, mélangés avec des belles verveines de

toutes nuances, des héliotropes et des plantes qui aiment la mer aux feuilles substantielles ressemblant à de la glace et des tiges solides — plantes qui n'ont pas besoin de soins, mais qui paraissent jouir de la vie par plaisir de vivre, et fleurissent, s'épanouissent en beauté comme font certaines épaves humaines et canines. La bordure florale de la coupe de vitalité est entourée d'un large sentier de sable ferme : le sentier à son tour est entouré de plates-bande de fleurs bordées d'un ruban bleu de lobélies : à l'arrière un mur est voilé de roses thé et de jarmins. Les sentiers mènent à un petit bois qui semble grand en raison des détours artistiques de ses sentiers. Là de grands arbres s'élèvent d'un tapis de lierre et d'herbage et aussi droits que leurs troncs se tiennent de hauts lis blancs aux centres d'or, en grande abondance ; à la clarté de la lune, ils pourraient être les baguettes blanches des Draadas. Dans le jardin de délices,il y a une niche spécialement aurisée. Là sont des grande pierres mousseuses, qui forment un siège surombré par des peupliers dont les feuilles crénelées d'un vert doux à doublure argentée se meuvent perpétuellement sur leurs minces tiges blanches.

A travers ce rideau se voient des touffes de genêt jaunes, l'arbre de bonne fortune, qui s'est approprié l'exquis parfum de la fleur d'oranger, et parmi elles ça et là percent d'humbles pimprenelles qui sont du nombre de la passivité et qui, comme tant de passives qui sont couronnées des fleurs d'oranger, ne s'ouvrent qu'à l'éclat chaud du soleil.

Les pierres sont au nombre de huit semblable au signe de la double clôture. Devant ce divan de pierres, tel celui des Druides(dans une des fentes s'élève un petit arbre) il y a une muraille flanquée par des arc-boutants obliques. Là grimpent le chèvre-feuille et des rosiers aux touffes de fleurs roses et blanches et la plante grimpante de Virginie, sortant d'un parterre bordé de thyms où poussent des mauves. Au coin gauche, lorsqu'on fait face au mur

se niche un jasmin blanc,et une jeune plante de lavande et parmi les mauves odorantes se trouvent des géraniums de toutes les nuances du carmin. Cette niche est pleine d'ondulations saphirines qui ne changent pas dans la clarté solaire ni dans la clarté lunaire, dans la gloire du lever du soleil ni dans l'ardeur qui suit son coucher, *parce qu'elles sont des ondes de la pensée qui est la formation*, duellement aurisées. C'est pourquoi cet endroit est le plus précieux dans le jardin de délices.

*
* *

Quant aux sons, dans le jardin de délices, ils sont merveilleux : se mélangent avec le bourdonnement des abeilles les notes des oiseaux chanteurs et la voix du merle qui révèle tant de secrets aux hommes incapables de les comprendre, parce que leurs cerveaux sont si bourrés de sottises inutiles qu'ils n'ont pas le temps d'étudier les langues des oiseaux de l'air, comme ils n'ont pas le temps d'étudier la voix des vents qui parlent dans le feuillage des arbres du bois ou les voix encore plus merveilleuses de la mer qui murmure à travers le jardin de délices des mystères merveilleux. Comme les papillons splendides voltigent ou planent au-dessus de la galaxie de fleurs, le cantique de la mer se fait entendre de plus en plus distinctement et la septième vague marque son rythme. Sur une couverture de laine rayée dans la partie du creux de la pelouse verdoyante qui est la plus proche du petit bois s'incline une qui dort. Sa gracieuse forme souple et élancée est drapée d'une robe changeante de velours blanc bordé de violet ; son cou et ses poignets minces mais arrondis sont encerclés d'ornements d'améthystes, ses cheveux châtains clairs sont massés en un ample nœud à la grecque qui montre l'exquis modelage de la nuque aussi blanche que la baguette blanche des Draada. Près d'elle, un homme que le soleil d'Orient a baisé s'étend sur l'herbe longue et lui aussi dort. De grands arbres se tiennent de chaque côté de

la pelouse, tels de fidèles sentinelles, mais ce ne sont pas les seuls veilleurs. Voilés d'une aura de la couleur de l'améthyste orientale, quatre intelligences des raréfactions planent au-dessus de la passive réceptrice, la belle reine du jardin de délices. L'un des quatre parle à un autre : « Pourquoi les baguettes blanches des Draada sont-elles appelées les lis de l'Annonciation ? » L'autre répond :

— « Parce qu'elles sont le symbole de la spiritualisation du pathétisme qui est le gage de la manifestation du divin dans l'humain. Le règne du plus riche des monarques du royaume de l'Essence dorée n'est que transitoire s'il n'est pas entouré d'une pure blancheur, comme le sont les lis. »

***

Du berceau de verdure est entendue la douce voix de la dormeuse : « C'est ainsi que parle la septième vague : Très puissant est Océanus, les creux de la terre sont sa demeure et la grande vague de marée est l'effet de sa respiration : ses pieds touchent les mondes des eaux qui sont au-dessous de la surface de la terre et ses mains levées en haut, soutiennent les eaux qui sont au-dessus de la surface de la terre ; il est aimé aussi des neiges et des pluies, des rosées et des vapeurs. Les ondelettes rythmiques des petites marées luisent comme des gemmes à la claire lumière comme elles sautent et bondissent vers les eaux du dessus, mais plus radiantes et riches en couleurs de l'arc-en-ciel sont les lumières vivantes qui illuminent les tranquilles profondeurs où une grande multitude d'êtres nerveux de séparés, qui ont conservé leur individualité, attend l'époque de la Restitution. Très puissant est le désir de ceux qui veillent et attendent dans les tranquilles profondeurs et dans le monde aérien des eaux. Jour et nuit, sans cesse, ils se parlent les uns aux autres par la voix des vagues de la surface qui soupirent ou font rage sur le rivage du roi de la mer. C'est pourquoi ils ne se taisent jamais. La respiration d'Océanus est le souffle vital des lunes, c'est

pourquoi elles sont assujetties à la variabilité jusqu'à ce que ses êtres nerveux soient revêtus de l'enveloppement nervo-physique et vêtus du corps glorieux. »

Comme la reine du jardin de délices repose en silence, au milieu des quatre intelligences s'entend une voix qui dit :

« Qu'entendez-vous ? »

Elle répond : « J'entends comme le son des harpes et les cantiques des ménestrels qui se mélangent avec le son des eaux puissantes. »

*
* *

« Les abeilles caressent une à une les fleurs chargées de « miel, les oiseaux chantent et parlent dans les arbres « hauts : l'air d'été est odoriférant des parfums de mille « fleurs au souffle odorant ; mais ce n'est pas la beauté ni « les parfums ni les sons doux et merveilleux, ni les ca- « resses du chaud éclat du soleil et de l'air ambiant qui « rendent le jardin de délices, un paradis terrestre ».

Comme l'homme qui pleurait sur les multiples douleurs et tortures de l'humanité parlait ainsi, la belle passive tend sa main vers celui que le soleil a baisé et murmure : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. »

En sommeil, l'homme que le soleil a baisé prend ses mains dans les siennes et répond :

« Tu es toute belle, ma bien-aimée, il n'y a en toi aucune tache. » Comme il parle ainsi, encore une septième vague se brise sur la plage et des lèvres de la belle dormeuse sortent ces paroles : « Voici le cantique de la septième vague :

« Comme une sertissure digne d'une gemme hors de prix est ton jardin de délices ; mais que ce soit dans un palais ou dans une mansarde, dans une cité bondée ou dans un lieu de forêt, de mer et de montagnes, la gemme est l'amour ; et là où se trouve l'amour se trouve le Paradis Terrestre. »

QUESTIONS

— Pourquoi la vie du monde soi-disant civilisé est-elle un sol ingrat pour planter l'arbre du Progrès-Psychique ?

— Pour répondre à cette question, regardons telle qu'elle est la société moderne civilisée. Commençons par les grandes cités : nous les voyons remplies d'armes meurtrières qu'on appelle « des devoirs » et qui toutes sont dirigées contre cet arbre encore délicat et fragile. Ces devoirs ont des noms multiples ; citons-en quelques-uns. Pour les riches (les pauvres sont en cela plus favorisés parce que plus libres) il est obligatoire de passer de nombreuses heures à s'habiller, à rendre ou à recevoir une quantité de visites tout à fait inutiles, si non pires, vu la mauvaise habitude de violer la charité par la parole. Il leur faut dépenser beaucoup de temps et d'argent à organiser des fêtes mondaines de toutes espèces, entraînant la question absorbante des toilettes appropriées à chacune d'entre elles, selon le code de la mode, d'où d'interminables courses dans les magasins. Il est également nécessaire d'écrire un très grand nombre de lettres à de soi-disant amis auxquels par manière d'affinité on n'a absolument rien à dire, mais cette correspondance est exigée sous peine de les offenser. Il faut encore parcourir les journaux, lire les derniers ouvrages parus, afin de se tenir au courant des nouvelles du jour et de la pensée modernes ; lectures plutôt malsaines et qui forcément empoisonnent plus ou moins la mentalité. Toute une catégorie de gens peu fortunés travaillent durement et se soumettent à des

occupations contraires à leurs goûts, à leurs aptitudes. Quelle vie de souffrance est alors la lutte effroyable pour l'existence. En dehors même des besoins artificiels de la civilisation, le sort des paysans n'est pas beaucoup plus heureux. L'excès des fatigues physiques remplace le surmenage intellectuel. C'est ainsi que Ruraux et Citadins, par un travail trop prolongé ou mal réglé, leur laissant à peine un temps suffisant pour manger et pour dormir, arrivent à peu de choses près au même résultat: l'abrutissement ou l'épuisement. Pauvre petit arbre Psychique! Comment pourrait-il se développer dans de pareils milieux? Autour de lui tout doit être calme, tranquille, simple, et surtout plein de charité, car blesser celle-ci lui est une blessure profonde.

Ceux qui cherchent son épanouissement doivent se donner de longs temps de repos, outre le sommeil normal nécessaire au corps nervo-physique. Il leur faut s'attacher le plus possible à leur progrès mental, psychique, nerveux et physique, et cultiver avec soin leurs sens normaux ou latents. Il leur faut enfin écarter de leurs routes tout ce qui entraverait leur course vers l'idéal et accomplir leur conception la plus élevée, laquelle est sacrée.

Si l'on compare ces deux classes d'obligations, il sera facile de se rendre compte de l'utilité qu'il y a pour le Psycho-Intellectuel, d'organiser sa vie d'une façon toute opposée aux règles de la fausse civilisation qui menace de se répandre sur le monde entier. Cette vie des aspirants à la liberté les rendra capables, tel un aigle royal emportant son enfant le plus cher sur ses fortes ailes, de guider l'Humanité Intégrale vers le soleil levant.

*
* *

-- Pourquoi la Philosophie Cosmique ne s'étend-elle pas au delà de la première force manifestée de l' « Inconcevable » ? l' « Impensable » l' « Inconnu des Inconnus » ?

— Ce qui est inconcevable, peut-on en parler ? Ce qui est impensable, peut-on le penser ? Ce qui est l'inconnu des inconnus, peut-on le connaître ?

*
* *

— Quel est l'un des moyens les plus rapides pour se perfectionner dans la voie psychique de la philosophie Cosmique ?

— Celui de la prompte obéissance ; quand nous recevons un conseil de ceux auxquels nous devons l'obéissance ou lorsque nous avons une conception, une intuition concernant le devoir, il est sage de l'exécuter le plus tôt possible. En n'agissant pas ainsi, nous risquons de nous assujettir aux difficultés qui ne manqueront pas de se présenter à notre vision mentale et, de ce fait, à perdre le courage même de tenter l'œuvre de salut. Il est sage de plonger sans crainte dans les eaux limpides de l'océan de la Connaissance Cosmique dès que nous nous sommes assurés de leur nature. A mesure que nous descendrons dans leurs profondeurs, les yeux de notre mentalité s'ouvriront et les choses qui nous semblaient naguère peu claires, si non tout à fait obscures, nous apparaîtront sous une belle clarté calme et douce dont l'intensité augmentera selon que nous les pénètrerons plus profondément. On demandera peut-être : « Que faut-il faire pour y plonger ? »

La philosophie Cosmique étant essentiellement pratique, ce n'est nullement par des rêves, fussent-ils les plus magnifiques (à moins qu'ils ne conduisent vers une aspiration fructueuse), que nous pourrons faire ce beau plongeon. Le seul moyen sera d'agir d'après la volonté de notre moi supérieur. Les belles actions ouvrent les portes par lesquelles entrent à leur suite les actions semblables, qui continuant l'œuvre commencée nous initient de plus en plus en cette connaissance lumineuse et profonde.

*
* *

— Je fais partie d'une nombreuse famille dont les goûts et les opinions sont très dissemblables. Comment dois-je faire au mieux pour établir l'harmonie et amener chaque membre au mouvement cosmique ?

— Nous rappellerons à notre correspondante que le mouvement cosmique ne cherche pas à faire de prosélytes ; son rôle est celui d'un éclaireur porteur d'un flambeau éclatant vers lequel les enfants de la lumière se sentent de plus en plus attirés à mesure qu'ils s'en approchent.

La meilleure manière d'agir dans une famille dont les goûts sont si divers, est de s'associer et de s'intéresser dans la mesure du possible et selon vos propres capacités, à tout ce que chacun autour de vous peut avoir en soi de plus beau, de plus noble. En aimant ce qu'ils aiment, attachez-vous à éviter d'imposer les goûts et les opinions personnelles que vous savez être en désaccord avec les leurs. Vous ouvrirez ainsi sans doute aux sensitifs, le chemin de l'amour et du pathotisme, d'autant plus puissant et attractif qu'il mettra tous ses soins à se cacher. Alors, qui sait ? Peut-être votre zèle ralliera-t-il, selon vos vœux, les âmes d'élite de votre entourage.

*
* *

— Quelle est la meilleure méthode de traiter la généralité des enfants ?

— Autant que cela peut être compatible avec leur santé intégrale et leur sécurité, il est bon de leur donner la plus grande liberté. Cette règle est applicable surtout à l'égard des plus sensitifs, lesquels — comme un cheval de pur sang se cabre au contact du frein avant d'avoir été patiemment dressé — n'aiment pas les réprimandes trop nombreuses et trop violentes, à propos de fautes souvent minimes si on les compare au mauvais effet de la méthode imprudemment employée. Tel un sage conducteur ne laisse qu'à peine sentir le mors à l'animal sensible qu'il conduit, tant il tient légèrement les guides, ainsi devons-nous faire envers les enfants qu'il faut moins entraîner à la crainte qu'au respect et à l'amour. Pour ceux dont la bonne nature n'a pas été déformée par la contrainte, le frein le plus puissant et le plus efficace c'est le pathotisme,

d'où ne dérive jamais aucune blessure. En encourageant le développement graduel de leurs capacités et de leurs vertus, en ayant soin de leur rendre tout enseignement plein de vie et d'attraits, nous verrons ces enfants, comme de jeunes poulains librement dressés, être capables d'arriver parmi les premiers dans la course de la vie dont le but est la voie du perfectionnement.

*
* *

— La philosophie cosmique préconise constamment la pratique de prendre certaines heures pour le repos psychique. N'y a-t-il pas danger que cette habitude ne dégénère en sommeil naturel ou en simple paresse ?

— Même si cette dernière éventualité se produisait, nous n'y verrions pas grand mal, vu la suractivité de la vie actuelle où le malheureux être humain est si souvent épuisé jusqu'à la névrose.

D'ailleurs chaque personne qui, en toute conscience et désir, se met à reposer aux heures hiérarchiquement fixées, fait pour ainsi dire de la sorte par son obéissance et sa bonne volonté une puissante évocation silencieuse qui sûrement attirera autour d'elle de bonnes influences. Le repos donné au corps physique, permet le progrès psychique qui au fur et à mesure, assurera à son tour celui d'autres états ou degrés d'être. On favorise donc ainsi le développement de sens latents ou endormis, lesquels, sans ces repos, seraient probablement restés dans leur état d'inertie et par conséquent de non utilité.

Consciencieusement poursuivie *sans relâche*, la pratique des repos produira immanquablement le progrès psychique et cela bien que souvent ceux-là mêmes qui se reposent ne puissent s'en rendre compte.

Tel un petit gland se transforme graduellement en un chêne majestueux, de même un être qui semblait seulement un animal humain, peut se changer en Psycho-Intellectuel homme humain et divin, capable d'aplanir les

montagnes de difficultés amoncelées par les puissances du déséquilibre. Aux progrès du développement et aux capacités si belles et si précieuses d'un pareil être, qui pourrait opposer des bornes ?

*
* *

— Lorsque le cosmophile manque de cet entrain joyeux qui devrait l'animer toujours, quel est le meilleur remède ?

— La vie psychique a ses vagues de flux et de reflux, car rien dans la nature n'est véritablement stable : toute chose a ses périodes de grande et de moins grande activité. Au moment du reflux, alors que l'on se sent découragé, le meilleur remède est de s'occuper utilement ; plus cette occupation empêchera la pensée de se concentrer sur soi-même, plus elle sera capable de rendre le courage, le bonheur.

Nous ne devons pas nous laisser abattre par ce qui nous semble la lenteur de nos progrès, ni arrêter nos efforts en présence des difficultés. Une tâche un peu lourde développera et fortifiera nos muscles nerveux.

En attendant patiemment l'heureux flux qui doit nous soutenir de sa force puissante, nous réalisons un réel progrès : l'endurance courageuse étant essentielle dans la vie psychique.

Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp DANIEL-CHAMBON

Publications Cosmiques

AIA AZIZ

Directeur

6, Rue de la Pompe. Paris (XVIe).

ABONNEMENTS : France : **10** frs., Etranger : **12** frs. ; Le Numéro **1** fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'en adresser le montant au trésorier M. Jacques BLOT.

Pour les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique, écrire au directeur AIA AZIZ.

Les personnes désireuses d'avoir des explications orales sur la philosophie et le Mouvement Cosmique seront reçues tous les **Samedis Matins ;** *de 10 heures à midi.*

POUR LES ABONNÉS : Réunions Causeries. Tous les Lundis ; de 3 heures à 6 heures.

OUVRAGES PARUS

LES SIX PREMIERES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
Une année 12 frs. Les six années : 60 frs.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8° carré.

I
II I Le Drame Cosmique
III II Les Chroniques de Chi.

Prix : **7** fr. **50** le volume.

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON